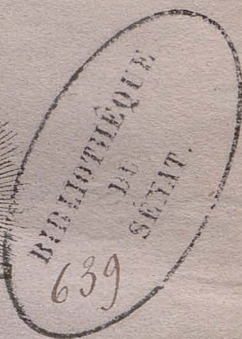
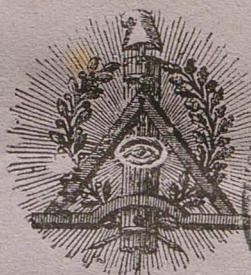


THÉÂTRE
RÉVOLUTIONNAIRE.

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

F R A T E R N I T É

GW



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LE CLERGÉ

DÉVOILÉ,

O U L E S

ÉTATS-GÉNÉRAUX

De 1303.

TRAGÉDIE.

Dédiée aux Amis de la Constitution,
Par l'Auteur des Druides.

Un Prêtre est, des humains, l'ornement ou l'horreur
Druides. Act. 1. Sc. 6

A P A R I S,

Chez BOULARD Imprimeur-Libraire Rue
Neuve-Saint-Roch N°. 51.

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.



A C T E U R S.

Le Comte d'ARIMON.

LEONOR, fille du Comte.

Le Baron de SERGINE.

VERTEUIL, fils du Baron.

GONTIER, fils d'ADALBERT, Laboureur.

BERNARD de SAISSET,

Evêque de Pamiers.

JEAN LEMOINE, Cardinal.

JACQUES de NORMANS,

Archidiacre de Narbonne.

} Légats du Pape
Boniface VIII.

Le Marquis de VAISY.

ADELE, attachée à LEONOR.

Un Ecuyer.

Un Officier du Roi.

Ducs, Comtes, Barons, Marquis & autres
Nobles; Cardinaux, Evêques, Prélats,
Abbés & autres Prêtres; Chevaliers, Ecuyers,
Peuple.

*La Scène est à Paris, dans le Palais du Comte
d'Arimon.*

IL n'est personne d'un peu instruit qui ne connoisse le différent de Philippe-le-Bel avec Boniface VIII. On sait à quels excès ce Pape audacieux porta l'insolence contre ce Roi. On n'ignore pas que ce fut pour la réprimer que celui-ci convoqua les Etats-Généraux, & que, pour la première fois, il y appella le Peuple pour se fortifier de plus de voix contre les attentats de Rome, alors si dangereux.

C'est sur cet événement mémorable que cette Tragédie est fondée. Tout y est inventé; mais les faits qu'on y rappelle sont consignés dans l'Histoire, ainsi que les caractères de la plupart des Personnages. On a tâché d'y peindre les mœurs de ces siècles barbares, & celles que deux classes d'hommes ont eues dès leur origine, & conservent peut-être encore.

Il est venu le temps où le Théâtre,

jusqu'à nos jours presque inaccessible à
la vérité, doit être la Tribune d'où elle
tonne contre les Tyrans de tout genre,
& les préjugés dont ils tiroient tant de
parti pour opprimer l'humanité.



LE CLERGÉ
DÉVOILÉ,

OU LES

ÉTATS-GENERAUX

De 1303.



TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LEONOR, ADELE.

LEONOR.

ELLE va donc s'ouvrir cette Assemblée auguste,
L'effroi secret de Rome & d'un Pontife injuste :

A

2 LE CLERGÉ, &c.

Cette assemblée , Adèle , où les droits de l'Etat ,
Ceux de l'Eglise , enfin , pesés avec éclat ;
Nous allons constater la grandeur de la France ,
Et , du pouvoir des Clefs , sa juste indépendance !
Demain , dans son Palais , le superbe Paris ,
Pour la première fois , verra donc réunis
Le Clergé , la Noblesse & ce Peuple fidèle ,
Qu'avilit si long-tems un erreur trop cruelle !

A D E L E.

Déjà leurs Députés , vers ces heureux remparts ,
Pressés par leur devoir , volent de toutes parts ,

L E O N O R.

Qu'il m'est doux , qu'à ce Peuple , osant rendre
justice ,
D'une Loi tyrannique , un grand Roi l'affran-
chisse ,
Qu'il honore enfin l'homme et traite en ci-
toyens ,
Ceux qui , dans tout Empire , en sont les vrais
soutiens !

A D E L E.

Quoi vous , qu'à nos regards distingue un sang
illustre ,
Vous qui , par tant d'éclat , en rehaussés le lustre ,

T R A G E D I E. 3

Vous dont les grands ayeux , par des titres si sûrs ,
Remontent , d'âge en âge , aux tems les plus
obscurs !

Quel tendre mouvement , quel intérêt, Madame,
Pour ce malheureux Peuple , a pu toucher votre
ame ?

L E O N O R.

L'équité , chère Adèle , & l'amour des Humains.
Quand j'ai vu ces Mortels , objets de nos dédains ,
Des plus rares vertus déployer la lumière ,
Des Arts & du Génie étendre la carrière
Et par-tout où la force , où l'orgueil des Etats ;
Quand mes yeux les ont vus , Citoyens &
Soldats ,

Au-dehors , au-dedans , l'espoir de la Patrie ,
Par eux seuls défendue , illustrée & nourrie ;
J'ai rougi mille fois qu'elle ait pu si long-tems
Oser les retrancher du rang de ses enfans ,
Et je rends grâce au Roi qui , distinguant leur
zèle ,

Politique plus sage , enfin les y rappelle.

A D E L E.

Qu'un sentiment si juste est bien digne d'un cœur
Que n'éblouit jamais une fausse grandeur !
Qu'il est beau de vous voir , sensible & populaire ,
Triompher d'une erreur , à vos pareils , si chère ,

A 2

4 *LE CLERGÉ, &c.*

Et, dans l'homme qu'envain le fort tient abattu,
Malgré votre grand nom, distinguer la vertu!

LEONOR.

Et l'homme est-il donc noble, est-il grand que
par elle?

Et moi, moi qui l'ai vue & si pure & si belle
En des cœurs généreux que, dans nos longs
malheurs,

Le Ciel nous fuscita pour essuyer nos pleurs,
Pour protéger mon père & sauver une vie,
Par le crime puissant, si long-tems poursuivie,
Hors elle, sous les cieux, que puis-je voir de
grand?

O jour! ô souvenir toujours cher & présent!
Jour où mon triste père, errant de ville en ville,
Calomnié, proscrit, sans secours, sans asyle,
Trouva, chez Adalbert, en ses paisibles champs,
Une retraite sûre & des soins si touchans!
Des plus sombres horreurs, si long-tems sur-
chargée,

De quel poids, tout-à-coup, je me vis foulagée!
Lentement échappée à la nuit du tombeau,
Mes yeux sembloient s'ouvrir dans un monde
plus beau.

Oui. Revenant à moi, je crus aussi renaître;
Je crus trouver mon cœur, . . . pour le perdre
peut-être.

TRAGÉDIE. 5

A D E L E.

Comment?

L E O N O R.

Dans leur maison , reçue , ainsi que nous ,
Tu le vis , quel accueil aussi simple que doux ,
Et le fils , & le père , affrontant la tempête ,
Nous fit , en arrivant , au péril de leur tête.
Le fils ! . . . dans leur famille adoptés , dès ce
jour ,

Tu les vis , près de nous , empressés tour-à-
tour ,

Prévenir , honorer notre affreuse misère ,
Nous en cacher l'opprobre & nous la rendre
chère

Pour nous avoir jettés dans un port si riant.

A D E L E.

Quel bonheur , en effet , que le Ciel bienfaisant
Eût daigné vous l'ouvrir , après un tel naufrage !

L E O N O R.

Quand mon père , d'abord abattu par l'orage ;
Eût rappelé sa force , eût ranimé ses sens ,
Libre de ses chagrins , pour moi si déchirans ,
Dans ce séjour de paix , avec toi , renfermée ,
Que tout portoit la joie à mon ame charmée !
Spectacle ravissant ! l'amitié , la candeur ,
L'union , tout enfin ce qui peut rire au cœur ,

A 3

6 *LE CLERGÉ, &c.*

Ce qui, de vains desirs, calme ou prévient la
guerre!

Ah, si le vrai bonheur est jamais sur la terre,
Si l'homme peut prétendre à ce don précieux,
C'est à de tels humains, que l'accordent les cieux.

A D E L E.

Ah, ce tableau si doux dont votre ame attendrie,
Après plus de six mois, paroît encor remplie,
Vous la verriez par-tout dans ces foyers obscurs,
Chez ces mortels voués aux devoirs les plus purs
Que méprisoit l'orgueil, qu'oublioit l'injustice.

L E O N O R.

Va je le crois sans peine, &, si le Ciel pro-
pice,
Le Ciel, de mes destins, m'avoit laissé le choix,
Ah, prompte à me soustraire à d'orgueilleuses
loix,

Qu'avec ravissement, de mon rang descendue,
Je me verrois, Adèle, avec eux, confondue!

A D E L E.

Vous! lorsque votre père, au faite des gran-
deurs,

Voit, chaque jour encore, accroître ses hon-
neurs?

Victime, il est trop vrai, de la plus noire envie,
Long-tems, dans l'infortune, il a traîné sa vie;

T R A G E D I E. 7

Mais , auprès de son Prince , avec art , abusé ,
 Par d'indignes rivaux , lâchement accusé ,
 Le tems a , de son cœur , dévoilé l'innocence ,
 Et , sur ses ennemis , appelé la vengeance.
 Tandis qu'il les voit tous flétris , humiliés ,
 Dévorer leur opprobre & trembler à ses pieds ,
 Vous le voyez lui-même , environné de gloire ,
 A leurs yeux éperdus , jouir de sa victoire ,
 Cher au Prince , à l'Etat , honoré , respecté ,
 Et , de son ordre enfin , le premier Député.

L E O N O R.

Que m'importe un éclat qu'il nous faut toujours
 craindre ,

Qu'un rival peut ternir , qu'un revers peut étein-
 dre ?

Ah , qui pourra me rendre à ces vallons si doux
 Où n'ont point pénétré nos préjugés jaloux ,
 Où les mortels égaux , libres , dans l'innocence ,
 Des tourmens de l'orgueil & de la défiance ,
 Nobles de leur seul être , ont de si beaux destins !
 Que j'y coulois , en paix , des jours purs & sé-
 reins !

Que je m'y voyois grande , inconnue & cachée !
 Avec quel désespoir je m'en suis arrachée !

Adèle , je sentis , qu'en ce triste Palais ,
 Tout plaisir , tout repos m'alloit fuir pour jamais.

8 *LE CLERGÉ, &c.*

Combien, dès ce moment, j'y dévorai d'alarmes !
Le Ciel enfin, le Ciel prend pitié de mes larmes.
Si je ne revois plus ce temple du bonheur,
Ces champs, ce toit rustique où me survit mon

cœur,
Ce bord, charme & tourment de ma triste mé-

moire,
J'en vais revoir du moins, l'ornement & la

gloire;
Je vais. . . . ah, tant de trouble accable mes

esprits,
De notre bienfaiteur, je vais revoir le fils,

A D E L E, /

Quol, Gontier ? . . .

L E O N O R.

Député, par un choix unanime,
Il vient, de sa Cité, justifier l'estime.
Il accourt, plein de zèle. Il arrive en ces lieux.
Oui, l'aimable Gontier va paroître à tes yeux :
C'est ce que, dans sa joie, avant que de s'y

rendre,
Par un secret message, il a daigné m'apprendre.

A D E L E.

A vous !

L E O N O R.

De noirs chagrins si long-temps oppressé,
Comme, au-devant de lui, mon cœur s'est élancé !

TRAGÉDIE. 9

Comme il palpite encore & l'accuse peut-être,
D'un retard qui me tue, & dont il n'est pas
maître !

A D E L E.

Qu'entends-je ?

L E O N O R.

A ce transport, je vois, en ce moment,
Je vois, dans tes regards, ton juste étonnement.
Ah, ne reproche point à ta tremblante amie
D'avoir pu te cacher ce secret de sa vie.
De tant de préjugés assiégée en tous lieux,
Pouvois-je déployer, fut-ce même à tes yeux,
Cet amour, ce penchant que, malgré son empire,
A mon cœur, comme au sien, tout sembloit
interdire,
Qu'il s'est tant reproché, pour qui j'ai tant
pleuré,
Que, par mes tendres pleurs si souvent rassuré,
Redoutant ce vain nom, ce haut rang que
j'abhorre,
En cet instant, peut-être, il se reproche encore,
Et que j'aime à nourrir, & qui fait mon tour-
ment ?

A D E L E.

Mais pouviez-vous penser, dans votre égare-
ment,

10 *LE CLERGÉ, &c.*

Qu'un père, si jaloux des droits de sa naissance,
Approuveroit jamais une telle alliance?

LEONOR.

Eh, l'amour, son délire, en ses transports vain-
queurs,

Voit-il, peut-il rien voir que ce concert des
cœurs,

Cet attrait invincible où, prompts à se répondre,
L'un dans l'autre bientôt ils semblent se con-
fondre?

Et que faut-il de plus pour former ces beaux
nœuds

Qui, seuls toujours constans, font seuls les vrais
heureux;

Ces nœuds saints & sacrés que le ciel même
avoue?

Des noms, des titres vains dont le hasard se joue,
Qu'il dispense en aveugle, & dont l'éclat trom-
peur

Fait le masque de l'homme & non pas la gran-
deur?

Non, pour Gontier, crois moi, je fléchirai mon
père.

A D E L E.

Osez-vous l'espérer?

LEONOR.

Ah, si je lui fus chère,

TRAGÉDIE. II

S'il se souvient toujours des bienfaits d'Adalbert,
Lorsqu'en ce cœur sensible, à ses regards ouvert,
Il verra quel tourment, quelle flamme il recèle,
Pourra-t-il démentir sa bonté paternelle ?
Pourra-t-il me confondre & me donner la mort ?
Non, mon père, en tes mains, je vais mettre mon
fort.
Je vais. . . Il vient lui-même. Ah ! j'espère &
tremble.

SCÈNE II.

LEONOR, ADELE, LE COMTE.

LE COMTE.

MA fille, vous savez qu'aux Etats qu'on
assemble,
Exclus de cet honneur par nos antiques Loix,
Le Peuple est appelé pour la première fois.

LEONOR.

Oui. J'en ai, du Monarque, applaudi la sagesse.

LE COMTE.

Applaudi ! savez-vous que les Grands, la No-
blesse,

12 *LE CLERGÉ, &c.*

Les Ministres des cieux , Pasteurs ; Abbés ,
Prélats ,
En frémissent de rage , & ne souffriront pas ,
Dans cette auguste Diète organe de la France ,
D'un vil Peuple , avec eux , l'indigne concurrence.

LEONOR.

Vil ! eh quoi , de l'Etat portant comme eux le
faix ,
Né sous le même ciel , n'est-il donc pas François ?

LE COMTE.

Non : & , jusqu'à ce jour , étranger à l'Empire ,
A le représenter c'est en vain qu'il aspire.
Ce droit , aux Nobles seuls , est transmis par le
sang.

Les Prélats que leur titre élève au même rang ,
Jaloux du même droit , songent à le défendre ;
Et tous , si désormais quelqu'autre ose y prétendre ,

Sont prêts à repousser un affront si honteux.
C'est ce qu'en m'invitant à me joindre avec eux ,
Ils m'ont fait annoncer par le brave Sergine.

LEONOR.

Ils pourroient allumer une guerre intestine !

TRAGÉDIE. 13

Et vous même, mon père! . . .

LE COMTE.

Eh, de mes grands ayeux,
Puis-je trahir le sang & le nom glorieux?

LEONOR.

Est-ce donc les trahir que d'oser, en silence,
Avouer pour François les enfans de la France?
Ah, dans tous ces mortels qu'un hasard trop
jaloux,
Que la force ou l'adresse ont mis plus bas que
nous,
Que souvent au-dessus, pour venger cette in-
jure,
Par ses dons les plus chers, élève la nature,
Pourriez-vous bien ne voir, jouet d'un vain
orgueil,
Qu'une foule avilie, indigne d'un coup-d'œil?
Les mépriseriez-vous, vous sur-tout, vous, mon
père,
Vous, long-tems malheureux, qui, dans votre
misère,
Délaiqué, poursuivi, ne trouvant que chez eux
Une retraite sûre, un accueil généreux,
En avez éprouvé tout ce qu'on peut attendre
Du zèle le plus pur & du cœur le plus tendre,

14 *LE CLERGE, &c.*

Ce que , sans avilir l'objet de ses bienfaits ,
La plus noble pitié peut inspirer jamais ?
D'un préjugé barbare adoptant les caprices ,
Auriez-vous , d'Adalbert, oublié les services ?

LE COMTE.

Non , sans doute. Envers lui je voudrois m'acquitter.

LEONOR.

Et , dans son ordre entier , vous allez l'insulter !
Mais le Roi qui , sur eux , jettant un œil propice ,
Après un long oubli , soit bonté , soit justice ,
Au Conseil de l'Etat daigne les inviter ,
Le Roi souffrira-t-il qu'on les veuille écarter ?

LE COMTE.

A respecter ses Loix instruit dès mon enfance ,
Je sai ce qu'un sujet lui doit d'obéissance ;
Mais dois-je moins , ma fille , à mon honneur
 bleffé ?

LEONOR.

Et de quoi votre honneur peut-il être offensé ?
Qu'il chérisse son Peuple , auteur de sa puissance ,
Ce Peuple en qui réside & sa force & la France ?
Car ce n'est pas , sans doute , en quelques Courtisans ,
Des malheurs , l'un de l'autre , avides Artisans ,

TRAGÉDIE. 15

Flatteurs intéressés, vils corrupteurs des Princes,
Et, sous leur nom, souvent tyrans de leurs Pro-
vinces.

LE COMTE,
Ma fille!

LEONOR.

Pardonnez à mes sens égarés.
Je frémis des malheurs que vous vous préparés..
Mon père, au nom du Ciel, au nom de la Patrie,
Ne vous engagez pas dans cette ligue impie.

LE COMTE.
Qui, moi! n'y point entrer, quand j'ai donné ma
foi!

Laissons ces vains débats. Pour mieux s'unir à
moi,
Sergine, pour son fils, ma demandé ma fille.

LEONOR.
Moi!

LE COMTE.
Vous. Cette alliance agrandit ma famille,
Et le jeune Verteuil, sous l'aspect le plus doux,
Plein d'un noble courage, est bien digne de
vous.

Brûlant de s'illustrer dans les champs des alarmes,
Il a passé la nuit dans la veille des armes.
Son père, qui déjà s'en promet un guerrier,
A daigné me choisir pour l'armer Chevalier.

16 *LE CLERGÉ, &c.*

Je remplirai tantôt ce brillant ministère.
Vous en ferez témoin vous & ce tendre père,
Et les dignes guerriers par lui-même invités.
Soudain, dans ce lieu même, à ses yeux en-
chantés,

Je vous présenterai, dans ce fils qu'il adore,
Un époux vertueux que j'aime & qui m'honore.

LEONOR, à part.

Quel coup de foudre, ô Ciel! soutiens mon foible
cœur!

Qu'oserai-je répondre?

SCENE III.

LEONOR, LE COMTE, ADELE.

Un Ecuyer.

L'ECUIER remettant une lettre au Comte.

UN inconnu, Seigneur,
En mes mains, à l'instant, a remis cette lettre.
Il sort.

LE COMTE ouvrant la lettre & regardant
la signature.

Adalbert!

LEONOR, à part.

A ce nom, quel effroi me pénètre!

LE COMTE

LE COMTE *lisant tout haut.*

« Digne & noble Seigneur, vous connoissez
mon fils,

« Député de son Ordre, il se rend à Paris.

« Il vole dans vos bras où voleroit son père,

« Si, toujours enchaîné par un devoir austère;

« Je pouvois, un moment, n'écouter que mon
cœur.

« Le ciel, à mon cher fils, réservoir ce bonheur.

« J'ose, pour lui, chez vous, demander un asyle,

« Et puisse, à vos conseils, sa jeunesse docile

« Honorer sa cité, moi, sa famille, & vous,

« Vous dont le souvenir nous est toujours si
doux.

« Adalbert, »

Quelle lettre! & quel trouble funeste
Elle jette en mon ame!

LEONOR *à part.*

O puissance céleste!
Que va-t-il décider?

LE COMTE.

Chez moi, dans ma maison!
Un Député du Peuple, & quand je vais!... Ah,
non.

Non, je ne puis.

LEONOR.

Sensible aux services du père ,
Vous pourriez , pour le fils , rejeter sa prière !
Ah ! de ses tendres soins & qu'il peut attester ,
Envers qui votre cœur peut-il mieux s'acquitter ,
Qu'envers un fils qu'il aime , un fils qui lui
 ressemble ,
En qui , dès son printems , il voit briller en-
 semble
Tous les fruits des vertus qu'il a semés en lui ,
Et qu'enfin sa cité reconnoît aujourd'hui ?
De ses plus jeunes ans marqués par tant de
 gloire ,
Faut-il , à vos regards , retracer la mémoire ?
Faut-il vous rappeler , qu'entraîné dans les camps ,
On le vit , sur vos pas , en ces malheureux
 champs
Où la Lis égarée épânche au loin ses ondes ,
Percer , du fier Anglois , les phalanges profondes ,
Défier , sans pâlir , ces effrayans remparts
De traits , de javelots lancés de toutes parts ,
S'oublier , dans l'horreur de ce danger extrême ,
Pour en tirer mon frère & Sergine lui-même ,
Sergine que , sans lui , tout alloit écraser ,
Et qui peut , dans son ordre , encor le mépriser ,
Qui , trop fier d'un vain nom ? ..

TRAGÉDIE. 19

LE COMTE.

Que dites-vous, ma fille ?

LEONOR.

Rappelé, par la trêve, au sein de sa famille,
Vous l'avez vu, mon père, utile citoyen,
Partager & le zèle & les travaux du sien;
Et, le cœur encor plein d'une image si chère,
Vous pourriez affliger un tel fils, un tel père !
Un fils à qui jadis le vôtre a dû le jour !
Un fils qui, pour jamais, a droit à votre amour !
Un fils dont les vertus honorent la nature,
Qui, portant, sur son front, la candeur la plus
pure,
Y déployant l'éclat des dons les plus flatteurs,
Semble, à lui, par ce charme, attirer tous les
cœurs ?

LE COMTE.

Qu'entends-je ?

LEONOR.

Ah, pour fléchir votre ame chancelante,
Faut-il que votre fille éplorée & tremblante,
Réclamant vos bontés, embrasse vos genoux ?
Que mes pleurs, à vos pieds ?....

LE COMTE.

C'en est trop. Levez-vous.

Ce discours... ce transport... ô ciel ! que dois-je
en croire ?

Qui peut vous inspirer ? ...

LEONOR.

Moi , Seigneur ? ... votre gloire
Que fouilleroit l'oubli du plus rare bienfait. ...

LE COMTE.

Je conçois ce que peut un si noble intérêt.
Je ne veux point sonder un plus profond mystère
Qui, d'un courroux trop juste , armeroit votre
père.

LEONOR.

Eh quoi ?

LE COMTE.

Sur ce secret qui peut m'être odieux,
Gardez-vous cependant d'éclairer trop mes yeux.
Allez. Calmez vos sens & , d'un cœur plus tran-
quille,

Préparez-vous au nœud qui, d'un bonheur facile,
Si mes vœux sont remplis, vous assure l'espoir.

LEONOR. *A part, en sortant.*

Ciel ! où porter mes pleurs ?

SCÈNE IV.

LE COMTE.

QUE me laisse entrevoir
Ce trouble dont à peine elle peut se défendre ?
Son cœur, son foible cœur s'est-il laissé sur-
prendre ?

Gontier ? ... Ah, ce seroit une raison de plus
Pour ne point recevoir ... mais, d'un si dur
refus,

Après ce qu'il a fait, ce qu'il eût voulu faire,
Ce qui m'a tant touché, que pensera son père ?
De tant d'ingratitude, en secret, révolté, ...
Je frissonne.

Il tombe dans une profonde méditation.

SCÈNE V.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

SEIGNEUR, le Légat respecté,
De mon fils, aux Autels, vient de bénir l'épée.

LE COMTE *d'abord sans le voir.*

Ah ! ... de nos vœux, Seigneur, mon ame est
occupée.

22 *LE CLERGÉ, &c.*

Ma fille vient d'en être informée à l'instant.

LE BARON.

Que ne vous dois-je point ? vous savez cependant

Que, pour choisir un Chef aussi noble que sage,
Qui porte au Roi le vœu d'un Ordre qu'il
outrage

En appelant le Peuple à ces nouveaux Etats,
Avant qu'ils soient ouverts, les Nobles, les
Prélats,

Veulent, en ce Palais, s'assembler ce jour même.

LE COMTE.

Chez moi !

LE BARON.

C'est un honneur qu'à votre rang suprême,
A votre illustre nom, nous croyons tous devoir.

LE COMTE.

à part.

O ciel ! ... vous me voyez prêt à les recevoir.

Je ne m'attendois pas à cet honneur insigne,
Mais, Seigneur, il me flatte, & je m'en rendrai
digne,

LE BARON.

Et moi, près de mon fils, plein d'un espoir
charmant,

Je vais, de son bonheur, attendre le moment.

TRAGÉDIE. 23

LE COMTE.

Allez.

seul.

Quoi, tout conspire à m'enchaîner encore !
Comment sortir du trouble où mon cœur se
dévore ?

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, ADELE.

LEONOR *entrant toute éperdue.*

AH, laisse-moi, te dis-je, à l'horreur qui
m'égare.

Si rien ne peut changer le sort qu'on me prépare,
Laisse-moi, dans les pleurs que l'on ne verra
pas,

De la main de mon père, attendre le trépas.

A D E L E.

Mais, songez...

LEONOR.

De quel coup mortellement frappée,
Dans quelle horrible nuit je reste envelopée !
De ces Nobles si fiers, tout l'Ordre mutiné !
Mon père, en leur complot, par orgueil, en-
traîné !

Mon père, sans remords, à la plus fausse gloire,
Du bienfait le plus rare, immolant la mémoire !

Sacrifiant sa fille !... Ah, ces nœuds abhorrés,
Ces nœuds honteux, crois-moi, ne seront point
ferrés,
Au moment redoutable où j'attends ce que j'aime,
Au moment qu'à mes pieds il va tomber lui-même,
Où mon cœur le devance, où l'espoir le plus
doux,
Enfant de tant de feux, les a rallumés tous.

A D E L E.

Hélas, je l'avourai, lorsque, m'ouvrant votre
ame,
Vous avez, à mes yeux, dévoilé tant de flamme,
J'en ai frémi pour vous. J'ai prévu ce malheur ;
Mais pourrez-vous enfin ?...

L E O N O R.

Quoi ? démentir mon cœur
Non... cependant, ô ciel ! de ce triste hyménée,
Déjà, même à mes yeux, la pompe est ordonnée.
Mon père est tout entier à ce funeste soin.
Barbare !... & mon amant en seroit le témoin !
Mon amant !... s'il arrive !... ah, que va-t-il
apprendre ?
Quel coup ! est-ce de moi qu'il doit ici l'at-
tendre ?

26 *LE CLERGÉ, &c.*

Mais comment lui cacher, ... ou comment
retenir

Les transports, les fureurs? ... il faut le pré-
venir.

Cours ... mais où le trouver? où chercher? ...
je succombe.

Chaque instant, sous mes pas, semble r'ouvrir
la tombe.

O mort trop douloureuse! ô trop long déses-
poir!

Je l'attends, je l'appelle & je crains de le voir!

Je le vois! ciel! amour! protégez l'un & l'autre.

Veille à tout, chère Adèle.

Elle se jette dans un fauteuil.

S C E N E I I.

LEONOR, ADELE, GONTIER.

GONTIER *la voyant à demi évanouie.*

AH, mon trouble est le vôtre.
Je le sens, nos deux cœurs se répondent tou-
jours,
Et nous n'aurons jamais besoin d'autres dis-
cours.

Je sens que , de la joye , après fix mois d'absence ,

L'ivresse vous accable à ma seule présence.

Moi-même , à votre aspect , j'en demeure éperdu ,

Et notre être à la fois semble être suspendu.

O Léonor ! ô vous si tendrement aimée !

Vous qui n'avez vécu qu'en mon ame enflammée ,

Lorsque moi-même , au loin , je ne vivois qu'en vous !

Est-il bien vrai qu'enfin je suis à vos genoux ?

Ah , quel surcroît , quel comble à mon bonheur extrême ,

De le voir , dans vos yeux , partagé par vous-même !

Que ce touchant délire ajoute encore au mien !

Mais daignez me parler. Ce que j'entends si bien ,

Ce qui va me ravir ma raison égarée ,

Que je l'entende encor d'une bouche adorée.

Daignez me confirmer....

LEONOR.

Que vous dirai-je ? hélas !

Qu'apprenez-vous de moi que vous ne sachiez pas ?

GONTIER.

Ah, de mes longs ennuis, ce mot est le salaire.
Ce mot seul me suffit. Je cours à votre père.

LEONOR.

A mon père !

GONTIER.

Il m'attend, instruit de mon départ,
Et je vole....

LEONOR.

Arrêtez,

GONTIER.

Je lui dois cet égard.

LEONOR.

Arrêtez, dis-je.

GONTIER.

O ciel ! & quelle crainte encore
Se peint dans tes regards, t'agite & te dévore,
Quand mon cœur, à tes pieds, semble se ranimer,
Quand je reviens à toi plus digne de t'aimer,
D'adorer la vertu qu'en toi seule j'admire,
La vertu bienfaisante ?...

LEONOR.

Ah, que viens-tu me dire ?

Pardonne , si Gontier ose ainsi te parler ;
 Mais l'amour qui nous lie a dû nous égaler.
 L'amour ne connoît point tous ces égards fun-
 nestes ,

Ouvrages de l'orgueil , que toi-même détestes ,
 Et , s'il n'ouvre ton cœur , ne peut l'ouvrir qu'à
 moi ,

Tu fais trop que ses feux m'élèvent jusqu'à toi ,
 Non que j'ose ou je puisse étouffer la mémoire
 De ton nom que j'honore & dont tu fais la gloire ,
 De ton rang qui m'accable , & sur-tout en ces
 lieux ;

Mais , cent fois rassuré par ta bouche & tes
 yeux ,

Par ta bouche si pure & qui ne fait rien feindre ,
 Peut-il m'en imposer & dois-je encor le craindre ?
 Non , je te connois mieux. Ce seroit t'offenser.
 Mais quel trouble secret semble donc te presser ?
 Je te vois renfermer les plus vives alarmes !
 Tes yeux sombres , errans , font obscurcis de
 larmes !

L'effroi le plus profond soulève encor ton cœur !
 Ah , dans le mien tremblant , verse enfin ta
 douleur.

Verse l'y toute entière & que je la partage ;
 L'expirant à tes pieds , ton amant t'en soulage.

30 LE CLERGÉ, &c.

Epargne-moi du moins un trépas plus affreux.
Parle, dis-je.

LEONOR.

Gontier!

GONTIER.

Poursuis.

LEONOR.

Ah, malheureux!

GONTIER.

Je le fais, & par toi, par ton cruel silence!
Quel est donc cet effort d'une horrible confiance?

As-tu quelque secret qui, déchirant pour toi,
S'il peut m'être caché, ne le soit plus pour moi?

LEONOR.

Eh bien, apprends...

GONTIER.

Achève.

LEONOR.

Ah, tout mon sang se glace.

Adèle!

GONTIER.

Que crains-tu? quel revers nous menace?

TRAGÉDIE. 31

LEONOR,

Je frissonne.

GONTIER.

Et de quoi?

LEONOR.

Les Nobles, les Prélats,
Indignés que le Peuple ose entrer aux Etats.

GONTIER.

Le Peuple! les François!

LEONOR.

Ils veulent l'en exclurre.

GONTIER.

Qu'entends-je? à la Patrie, ils feroient cette
injure!

Ils pourroient méconnoître... & qui? ses vrais
enfans!

Ses appuis les plus sûrs en ses besoins pressans!
Et sur quel titre, ô ciel! ceux dont la voix aus-
tère

Condanne, de l'orgueil, tout effor volontaire,
Ceux qui n'ont de grandeur que par le noble
emploi

De défendre la France & maintenir la Loi
Que son Monarque avoue & dont elle décide,
Pensent-ils qu'en eux seuls elle-même réside?

32 *LE CLERGÉ, &c.*

Quoi ? d'un limon plus pur ont-ils été formés ?
 D'un souffle plus parfait font-ils donc animés ?
 Le genre humain entier que tant d'audace outrage,
 De quelques fiers mortels , est-il donc l'héritage ;
 Et ces mêmes mortels , pleins d'un faste si vain ,
 Ne font-ils pas plutôt du corps du genre humain ?

LEONOR.

Investis en naissant de tant d'erreurs injustes,
 Qu'ils , sont loin d'entrevoir ces vérités augustes !

GONTIER,

Ah , quand , de la pitié , la douce & tendre voix ,
 Du faible , sur le fort , eût rappelé les droits ;
 Quand le besoin , vainqueur de tous tant que nous
 sommes ,
 Pour le bonheur de tous , eût rapproché les
 hommes ,
 Qu'ils s'unirent entre eux sous cent noms différens ,
 Par-tout il fût un peuple avant qu'il fût des grands.
 Mais ce Roi généreux qui l'a su reconnoître ,
 Et , par là , le premier , a mérité de l'être ,
 Ce grand Roi verra-t-il que d'un œil irrité
 Qu'on ose réclamer contre son équité ?

LEONOR.

TRAGÉDIE. 33

LEONOR.

Ils pensent imposer à son pouvoir suprême ,
L'étonner , le contraindre.

GONTIER.

O ciel!

LEONOR.

Et , ce jour même ,
Ils vont , dans cet espoir , s'assembler en ce lieu ,
Pour y choisir un Chef qui lui porte leur vœu.

GONTIER.

En ce lieu ! chez ton père !

LEONOR.

Où. Je viens de l'apprendre,

GONTIER.

Et ton père lui-même!...

LEONOR.

Il va bientôt s'y rendre.

GONTIER.

Ah , je vois tout enfin. Ton père... ô jour d'effroi !
Abîme du tombeau , ne t'ouvre que pour moi !
Je vois qu'à ses regards je ne dois point paroître ,
Qu'à cette Ligue impie , & , malgré lui peut-être ,

C.

Enchaîné par foiblesse , il ne peut recevoir
 Un Député du Peuple & , tremblant de le voir ,
 Même au fils d'Adalbert , veut être inaccessible.
 Et c'est lui , d'Arimon que j'ai vu si sensible
 Au peu que notre zèle a pu faire pour lui ,
 Lui qui , de ses foyers , me repousse aujourd'hui !
 Ah , de toute autre main , sans murmure & sans
 plainte ,

De ce coup foudroyant j'aurois reçu l'atteinte.
 Hélas , nos Députés , rendus à peine ici ,
 Chez un vrai citoyen vont s'assembler aussi.

LEONOR.

Quoi , sauroient-ils déjà ce complot sacrilège ?

GONTIER.

Non , nous allons , des Rois , venger le privilège.
 Tu fais quel est l'objet de ces nouveaux Etats ,
 Que , d'un Pontife altier , bravant les attentats ,
 Le Roi , n'a convoqué les enfans de la France
 Que pour réprimer Rome & sa longue insolence ,
 Et cet tyran sacré que l'on a vu , sans droits ,
 Se proclamer arbitre & souverain des Rois ,
 Dont Philippe , irrité d'un orgueil si coupable ,
 A flétri , par le feu , le Diplôme exécration ,
 Nos sages Députés vont se jurer entre eux ,
 De ne jamais souscrire à ces Décrets honteux.

J'allois bien-tôt me joindre à ce serment fidèle.
 Au milieu des transports d'un si sublime zèle,
 Je vais donc , juste ciel ! leur annoncer l'affront
 Dont un orgueil jaloux prétend couvrir leur
 front.

Je vais... & cependant je te laisse éplorée ,
 De tes chagrins , des miens , toujours plus dé-
 vorée !

Je te laisse , & peut-être... ô jour de désespoir !
 Nous nous quittons , hélas ! pour ne plus nous
 revoir !

LEONOR.

Ah, vivrois-je un instant, si je pouvois le croire ?
 Non... va, pour mon bonheur , pour le tien ,
 pour ta gloire,

Va prêter ce serment , & fais sûr que mon sort
 N'est enchaîné qu'au tien pour la vie ou la mort.

ADELE, *accourant avec précipitation.*
 Que faites-vous ? on vient.

LEONOR à Gontier,

En ce danger extrême,
 Va. Pars. D'un plus grand coup sauve-moi pour
 toi-même.

GONTIER.

Je t'entends.

LEONOR.

Hâte-toi.

GONTIER, *en sortant.*

Ciel! ô ciel!

SCENE III.

LEONOR, ADELE.

LEONOR.

Digne amant !

A-t-il pu, de mon cœur, douter un seul moment?

Et je le trahirois!... avant ce vil parjure ,

On me verra voler à la mort la plus sûre.

Quel bonheur cependant qu'il n'ait pu soupçonner

Qu'un père inexorable ose me l'ordonner!

ADELE.

Il vient. Sechez vos pleurs.

LEONOR.

Non, je veux qu'il les voye.

Je veux qu'à ses regards tout mon cœur se dé-
ploye ;

Et, s'il n'en a pitié....

SCENE IV.

LEONOR, LE COMTE, ADELE.

LE COMTE,

MA fille, votre époux
Va bien-tôt, en ces lieux, paroître devant vous.
J'ai dû le prévenir. L'honneur qu'on me défère
M'oblige de l'attendre, & . . . vous pleurez !

LEONOR.

mon père,
Si quelque amour encor peut vous parler pour
moi,
Daignez....

LE COMTE.

Que dites-vous ?

LEONOR.

Je me meurs. Je le vois.

SCENE V.

LE COMTE, LE BARON, VERTEUIL,
SAISSET LEONOR, ADELE, Cheva-
liers, Ecuyers, suite du Légat.

UN Ecuyer porte l'épée de Verteuil devant le
Légat, qui entre d'abord accompagné de plusieurs
Prélats & Abbés. Verteuil, armé de toutes pié-
ces, mais nue tête & sans épée, est conduit par
son père au milieu d'un groupe de Chevaliers &
d'Ecuyers. Un de ces derniers porte son casque
& un autre sa lance.

On place au milieu du Théâtre un fauteuil
où le Comte va s'asseoir lorsqu'il en est temps,
& alors tout le monde se range en demi-cercle.
Le Légat, Verteuil & son père restent un peu en
avant auprès du Comte, l'un à droite, les deux
autres à gauche.

SAISSET présentant au Comte l'épée de
Verteuil qu'il prend des mains de l'Ecuyer
qui la portoit

SEIGNEUR, au nom du ciel, j'ai béni cette,
épée.

La valeur désormais n'en peut être trompée.

C'est à vous d'en armer le bras , le digne bras
Qui doit la signaler en de justes combats.

LE BARON *présentant son fils au Comte.*

Seigneur , puisse mon fils que ma main vous
présente ,

Par l'éclat de sa gloire à jamais renaissante ,

Egalant ses ayeux justement révéres ,

Vous honorer un jour comme vous l'honorez ,

LE COMTE.

au Baron. à Verteuil.

C'est l'espoir de mon cœur , & vous dont la vail-
lance

De l'Autel & du Trône est déjà l'espérance ,

Venez , jeune héros , que , pour mieux l'assurer ;

Je vous ceigne ce fer qui doit vous illustrer.

*Verteuil se met à genoux devant le Comte qui
lui donne trois petits coups de plat d'épée sur
l'épaule , lui ceint cette épée , lui fait signe de
se relever , se lève lui-même & l'embrasse.*

VERTEUIL, *au Comte.*

Seigneur , que , pour mon cœur , ce moment a
de charmes !

Ah , quand , pourrai-je ?...

LE COMTE.

Allez & , de vos frères d'armes

40 *LE CLERGÉ, &c.*

Recevez, à nos yeux, le tendre embrassement.

VERTEUIL. *Il va aux Chevaliers qui, de leur côté s'avancent pour l'embrasser. Il embrasse son père le dernier.*

Mon père!

LE BARON.

O, de mes jours, la gloire & l'ornement,
Mon cher fils!

LE COMTE à Verteuil.

Chevalier, à cet auguste titre,
Si, des torts & des droits, vous devenez l'arbitre,
Pour remplir dignement ce devoir glorieux,
Jurez sur cette épée, à la face des cieux,
Que, ferme appui des Loix, soutien de l'innocence,
A toute heure, en tous lieux, vous prendrez leur défense.

S A I S S E T.

Que, fidèle à l'Eglise & docile à sa voix,
Vous vengerez sur-tout & son Chef & ses droits.

VERTEUIL. *Il prend son casque & sa lance des mains des Ecuyers qui les portoient.*

Oui, je jure, & le ciel puisse-t-il me confondre,
Si, lâche & vil guerrier, je puis ne pas répondre

T R A G E D I E. 41

A ce que , dès ce jour , vont attendre de moi
 L'honneur , l'humanité , la patrie & la loi !
 Je jure , homme & mortel , qu'enfant du même
 père ,

Dans l'homme , quel qu'il soit , je ne verrai
 qu'un frère ,

Et , dans tous les François , que mes concitoyens ,
 Del'Etat , comme moi , protecteurs & soutiens.
 Je jure que , pour eux , bien plus que pour moi-
 même ,

Je défendrai la Loi , leur volonté suprême ,
 Je défendrai mon Roi , Monarque respecté ,
 Honoré du dépôt de leur autorité.

Je jure que ce fer , à la vertu propice ,
 Pour suivra , sans égard , l'audace & l'injustice ;
 Qu'aux attentats du fort , contre le foible obscur ,
 On me verra toujours opposer un bras sûr ;
 Que , de quelque grand nom qu'un vain orgueil
 le nomme ,

Je saurai , contre lui , venger les droits de l'homme ,
 Et que , de tout mon sang , fallût-il les sceller ,
 Nul mortel , devant moi , ne peut les violer.

Et puisse ce serment , la règle de ma vie ,
 Contre ses oppresseurs , rempart de la Patrie ,
 Sur la base des Loix l'assurant pour jamais ,
 Etre un jour le serment de tous les vrais Fran-
 çois !

42 LE CLERGÉ, &c.

LE COMTE *embrassant Verteuil*

O mon fils!... ah ma fille, à ce grand caractère,

Vous voyez quel époux vous a promis un père,

Il présente Verteuil à sa fille.

Recevez, de ma main, un don si précieux.

LEONOR *à part.*

Que deviens-je?

VERTEUIL.

Madame, il m'est bien glorieux...

LEONOR.

à part.

Seigneur... mais où trouver la force de pour-
suivre?

LE COMTE *à Léonor.*

Répondez.

LEONOR *à part.*

Ciel, ô ciel! dois-je mourir ou vivre?
au Comte.

Où me réduisez-vous?

LE COMTE.

Comment?

TRAGÉDIE. 43

LEONOR.

Vous le voyez,
Vous voyez votre fille expirante à vos pieds.
Ah, si tantôt ici vous aviez pu m'entendre!
Si votre cœur!...

LE COMTE.

Ma fille!... oui j'ai trop su comprendre...
Mais que rappelez-vous? en quel lieu, quel moment!
Songez-vous?...

VERTEUIL, à part.

Que penser de ce saisissement,
De ces sombres discours?

LEONOR, au Comte.

Vous m'avez entendue,
Et, par votre ordre ici, je me vois confondue!

LE COMTE.

Que dis-tu? lorsqu'au jour tu devrois te cacher,
Malheureuse, est-ce à toi de m'oser reprocher?...
Je ne fais que retient la fureur qui m'entraîne...

VERTEUIL.

Seigneur, que faites-vous?

LEONOR.

Le jour me luit à peine.

LE COMTE à Léonor.

Abjurés pour jamais de honteuses erreurs ,
Ou tremblez...

VERTEUIL *au Comte.*

Mait, d'où naît?...

LE COMTE.

Tremblez, dis-je.

LEONOR *se laissant tomber dans les bras
d'Adèle, à demi évanouie.*

Je meurs.

VERTEUIL.

Ah, l'ombre de la mort s'étend sur son visage.

LEONOR *se relevant avec force.*

Non, l'excès du malheur me rend à mon cou-
rage.

au Comte.

Ma vie est en vos mains, vous pouvez la tran-
cher ;

Aussi bien, puisqu'enfin rien ne peut vous tou-
cher,

N'est-elle plus, pour moi, qu'un vaste champ de
larmes,

Et de chagrins profonds & de longues alarmes.

Oui. Ma vie est à vous, mais mon cœur n'est qu'à moi,

Libre de tout pouvoir , comme de tout effroi.

LE COMTE.

Ciel !

VERTEUIL, à part.

J'entrevois enfin...

LE COMTE, à Léonor.

Ingrate !

à part.

Ah, malgré moi, mon cœur la justifie,
Et mille affreux combats m'agitant à la fois,
Je sens . . . qui, moi, souffrir qu'au mépris de
mes loix,

Ma fille !...

Haut.

Jusqu'au bout, veux-tu braver ton père ,
Un père trop sensible, à qui tu fus si chère ?
Veux-tu qu'à mon courroux, laissant un libre
effort ? ...

VERTEUIL.

Quoi, Seigneur, vous pourriez ?

LE COMTE.

Non je suis père encor ,

46 *LE CLERGÉ, &c.*

Non, la nature parle... Ah, devant que j'ex-
pire,

Ses droits sacrés, sur toi, seront-ils sans em-
pire?

*Il se jette aux pieds de sa fille qui se laisse
tomber sur un fauteuil.*

Tu vois, à tes genoux, ton père désolé,
D'opprobre & de douleur, par toi-même accablé.

LEONOR.

Ciel! où suis-je?

LE COMTE, sans se relever.

A ton cœur lâchement asservie,
Veux-tu donner la mort à qui tu dois la vie?

LEONOR, le relevant.

Levez-vous... ô mon père! ô nom toujours
sacré!

C'est vous qui la portez en ce cœur déchiré.

Oui. Dans l'excès affreux de mon trouble & du
votre,

Si son bras foudroyant doit fraper l'un ou
l'autre,

S'il faut que le tombeau reçoive un de nous
deux...

LE COMTE.

Eh bien!

LÉONOR.

N'en doutez point. Mon choix n'est pas douteux.

Comme vous, contre moi, fidèle à la nature,
Je mourrai, je le dois.... Mais je mourrai
parjure.

VERTEUIL.

Parjure! vous!, madame!... Ah, d'un trouble si grand,
Je pénètre la cause & mon cœur frémissant
L'avoit trop pressentie à l'aspect de vos larmes.
Parjure! Vous! grand Dieu! Non. Calmez vos
allarmes
Qui ne font en effet qu'un outrage pour moi.
Je vois... Je vois enfin qu'un autre a votre foi.

LÉONOR.

Ah!

VERTEUIL.

N'en rougissez point. Loin que tant de
constance,
Loin qu'un tel dévouement, ou m'irrite, ou
m'offense,
Quoi qu'il m'apprenne mieux ce que je perds en
vous,
Qu'il confonde un espoir trop brillant & trop
doux,

48 *LE CLERGÉ, &c.*

Je l'admire , Madame , & suis prêt à déffendre
 Un cœur si généreux , si sensible & si tendre ,
 Contre toute contrainte & toute injuste loi
 Dont on abuseroit , fut-ce même pour moi.

LE COMTE.

Qui , vous !

VERTEUIL.

Je l'ai juré. L'innocence opprimée ,
 Verra , pour la sauver , ma main toujours
 armée.

Trop heureux , dès ce jour , dès ce même mo-
 ment ,

De trouver à remplir un si juste serment.

LÉONOR.

Ah ! par tant de combats , coup sur coup ,
 éprouvée ,

A quels combats encor suis-je donc réservée !

Puis-je les soutenir ! J'en frissonne. à *Verteuil*

Ah , Seigneur ,

Témoin de vos vertus , que n'ai-je plus d'un
 cœur !

VERTEUIL.

Ah , qu'au mien , cet aveu vous rend plus
 respectable !

LE COMTE.

Cet aveu la condamne & la rend plus cou-
 pable ,

Et

Et je dois. . .

VERTEUIL.

Arrêtez. Ciel ! arrêtez.

LE BARON.

Mon fils !

VERTEUIL.

Mon père ! Eh voulez-vous qu'à mes yeux. . .

LE COMTE.

à *Léonor*. je frémis.

Va. Fuis de mes regards. Fuis pour jamais.

LÉONOR.

Mon père !

LE COMTE.

Sorts , te dis-je.

VERTEUIL, à *Léonor*.

Cédez. Respectons sa colère.

Mais croyez que , pour vous , s'il ne faut que mourir ,

Au prix de tout mon sang je saurai le fléchir.

LÉONOR.

Ah , plus je vous entends , plus tout mon cœur se brise.

à *Adèle en sortant*

Soutiens moi.

D

SCENE VI.

Les mêmes. Hors LÉONOR & ADÈLE.

VERTEUIL *au Comte.*

PARDONNEZ.

LE COMTE.

Tant de trouble m'épuise.
Laissez-moi... Léonor ! je ne fais si je vis.

LE BARON *au Comte.*

Seigneur...

LE COMTE

Laissez-moi tous. Dans l'horreur où je suis,
Si vous prenez pitié du chagrin qui me tue,
Des témoins de sa honte, épargnez-moi la vue.

SCENE VII.

LE COMTE, LE BARON, VERTEUIL.

LE COMTE, *hors de lui-même.*

JAMAIS père, grand Dieu ! fût-il plus outragé ?

VERTEUIL.

Ah, modérez enfin...

LE COMTE

Mais je ferai vengé.

TRAGÉDIE. 51

à part.

Moi! de qui? malheureux! je me confonds
encore.

VERTEUIL.

Seigneur, pour votre sang, faut-il qu'on vous
implore?

LE COMTE.

Ah, plus vous l'excusez, plus vous me déchirez.
Voulez-vous que, cédant à ses vœux égarés,
Un père infortuné signe sa flétrissure,
Et se laisse avilir dans une race obscure?

LE BARON.

Obscure! un sang si noble, & dont l'antiquité!...

VERTEUIL.

Eh qu'importe son lustre ou son obscurité,
Si la vertu d'ailleurs la place au rang suprême?
Les uns font du hazard, l'autre n'est qu'en nous-
même.

LE BARON.

Mais...

VERTEUIL.

Eh qui, plus que moi, doit à jamais bénir
Ces obscures vertus qu'on croit envain ternir,
Que moi, moi qui leur dois une tête si chère,
Un père que j'adore? ... ah Seigneur! ah, mon
père!

Ne vous souvient-il plus de ce jeune soldat,
Qu'on vit, pour vous soustraire au plus affreux
combat,

De mille traits lancés oser braver l'orage ?
Combien, à ce récit, j'admirois son courage !
Qu'avec transport, vers lui, s'élançoit tout mon
cœur !

Que j'aurois, de ma vie, acheté son bonheur !
Oui, dès-lors, abjurant d'orgueilleuses chimères,
Dans lui, dans ses pareils, je n'ai vu que mes
frères.

Trop heureux si jamais je pouvois retrouver !...

LE BARON.

Mais, quoi ? souffrirois-tu qu'osant trop s'élever,
Un de ces vils mortels nourris dans la bassesse,
En ses vœux égarés, portât la hardiesse
Jusqu'à te disputer un cœur qui t'étoit dû ?

VERTEUIL,

Si je la reconnois, je cède à la vertu.

LE BARON.

Ciel !

au Comte.

Est-il en ces lieux ?

TRAGÉDIE. 53

LE COMTE.

Hélas, il y doit être.

LE BARON.

Vous savez? ...

LE COMTE.

Ou bien-tôt on l'y verra paroître,
Député de son Ordre...

LE BARON.

Ah, que me dites-vous?
Montrez-le moi. Montrez-le à mon juste cour-
roux,

Et, fallut-il, du ciel, affronter la menace,
Je cours, dans son sang même, étouffer son
audace.

VERTEUIL.

Eh moi, je cours me mettre entre mon père &
lui.

LE BARON.

Mon fils!

VERTEUIL, *au Comte.*

Oui, si son nom vous échappe aujourd'hui,
Plus que ses jours encor, vous exposez ma vie,
Songez-y. C'est à vous, à vous que je la fie.
Vous savez quel ferment j'ai fait en votre main,
Songez qu'un vrai François ne jure point en-
vain.

Il sort.

SCENE VIII.

LE COMTE, LE BARON.

LE BARON.

NON, non. Ne craignez rien du transport qui
l'égare.

Nommez-moi ce rival.

LE COMTE.

Moi! qu'injuste & barbare,

Je le livre.... *à part.* qui, moi, que son père!...
ah, Seigneur!

Si vous saviez, pour lui, ce qui parle en mon
cœur!

LE BARON.

Quoi?

LE COMTE.

J'en frémis encor. Pardonnez ma foiblesse.

LE BARON.

Pouvez-vous, à ce point, trahir votre noblesse?
Hâtons-nous donc du-moins d'écarter des États
Ce vain peuple enhardi qui s'y rend à grands
pas.

Par là, cet insolent, de sa vile présence,
Va purger cette rive & le temps & l'absence,

TRAGÉDIE. 55

La raison, vos conseils, votre pouvoir sacré
L'effaceront bien-tôt d'un cœur trop égaré.
Je cours, dès cet instant, presser l'heure marquée
De l'Assemblée auguste en ces lieux indiquée.
Vous, calmez vos esprits & n'y portez qu'un
cœur
Digne du noble sang qui fait votre grandeur.

Il sort.

LE COMTE, *seul.*

Ah, je n'y porterai que mon trouble effroyable,
Le remords qui me presse & l'horreur qui
m'accable.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LE MOINE. SAISSET.

LE MOINE.

Où me conduisez vous ? lorsque j'arrive à
peine

Des bords sacrés du Tibre aux rives de la Seine,
Quand mon retour si prompt doit peut-être
étonner,

En ce palais, Seigneur, osez-vous m'amener ?

SAISSET.

Avec les hauts Barons, nos Prélats vont s'y
rendre ;

Jugés, Seigneur, jugés s'ils doivent vous
attendre,

S'ils vont, avec plaisir, vous revoir aujourd'hui,
Vous, nonce du Pontife, accouru près de lui

Pour l'informer soudain de l'insulte publique
Dont Philippe a flétri son décret authenti-
que! (1)

Mais parlez. Si jaloux du droit qu'il tient des
cieux,
Comment a-t-il reçu cet outrage odieux?

S A I S S E T.

Je l'en ai vu palir. Vous devez le connoître.
Vous savez s'il est fier, s'il peut se rendre
maître

De l'indignation qu'allume dans son cœur
Des plus grands Potentats l'indiscrete hauteur,
S'il fait la réprimer, &, bravant leur ven-
geance,

Punir, en eux, l'oubli de sa toute-puissance.
D'abord, à mon récit, inquiet, étonné,
Dans un trouble profond il sembloit enchainé.
Bientôt, roulant des yeux enflammés de colere :
» Représentant d'un Dieu, sacré dépositaire

(1) Philippe le Bel avoit fait brûler, par la main
du bourreau, une bulle de Boniface VIII, par laquelle
ce Pape se déclaroit ouvertement supérieur aux Rois, &
excommunioit implicitement les Souverains qui désen-
droient, au Clergé de leurs états, d'envoyer de l'argent
à Rome. voy. Fleuri, Hist. Eccles.

58 LE CLERGÉ, &c.

- » Du glaive de la terre & du glaive du ciel,
- » Dieu moi-même, est-ce à moi de souffrir
qu'un mortel,
- » Vase impur que, d'un mot, je peux réduire
en poudre,
- » Dans ma main souveraine, ose braver la
foudre ?
- » Non, non, malheureux Roi. Vainement re-
poussez,
- » Ses traits, toujours ardents, ne sont point
émouffés ».

Il dit, &, dans l'instant, court tracer l'Ana-
thème (1)

Qui proscriit & Philippe & sa race elle-même ;
Et, du sceau des deux clefs, il en scelle, à mes
yeux,

Le décret solennel que j'apporte en ces
lieux.

il lui montre la bulle.

S A I S S E T.

Ah ! voilà, de son cœur, ce que j'osois
attendre.

Voilà le dernier coup qu'il ne pouvoit sus-
pendre,

1) Philippe le Bel fut en effet excommunié par
Boniface, lui & ses descendans, jusqu'à la troisième
génération.

TRAGÉDIE. 59

Le coup qui va peut-être , au gré de nos prélats ,
Prevenir aujourd'hui de nouveaux attentats.

LE MOINE.

Quels attentats ,

SAISSET.

A peine échappé de la France ,
Vous couriez , du Pontife , apeller la vengeance,
Que , pour en prévenir , en détourner lestraits ,
Phillippe a convoqué la diète des François
Où , dans ses députés qu'il daigne reconnoître ,
Pour la première fois , le peuple doit paroître.

LE MOINE.

Le Peuple !

SAISSET.

C'est ain si qu'au Pontife , à ses droits ,
Philippe s'est flatté d'opposer plus de voix.
J'ai tremblé qu'en effet cette faveur nouvelle
N'égarat un vain peuple aisément infidelle.
Les Nobles , les Prélats qu'on vit , en tous les
tems ,
Siéger seuls , sans partage , en ces conseils brillans ,
Frappez de cette crainte , & n'osant m'en ré-
pondre ,
Ont eux-mêmes frémi qu'on voulut les con-
fondre

Avec de vilz mortels si long-temps ignorez ,
 Encor flétris des fers dont on les a tirés. (1)
 Se peut-il qu'a ce point leur roi les déshonore ,
 Témoin de leur courroux , j'ai fu l'aigrir
 encore.

Ici même , à l'instant , assemblés avec nous ,
 Ils vont choisir un d'eux qui doit , au nom de
 tous ,

Réclamer , près du roi , leur beau privilège ,
 Dont toute infraction leur semble un sacrilège.

LE MOINE.

Je conçois ce courroux dans ces nobles hau-
 tains ,
 D'un nom , souvent douteux , si jaloux & si
 vains.

Fiers oppresseurs jadis & tirans de la terre ,
 Partagée entre eux seuls , par la force & la
 guerre ;

(1) Il n'y avoit pas long-temps , en effet , que nos Rois avoient affranchi les Communes. Cet affranchissement ne remonte pas plus haut que le règne de Louis-le-Gros. On sait que presque à cette époque , & long-temps après , en plus d'un endroit , Les Peuples ne furent que des Serfs , espèce de bétail que se transmettoient les Seigneurs , qui ne les croyoient point des hommes , ou qui ne se croyoient point hommes eux-mêmes , en quoi ils ne se trompoient pas.

TRAGÉDIE. 61

Ayant osé long-temps, au joug le plus honteux,
 Lier ceux dont les mains la fécondoient pour
 eux,
 Leur orgueil désormais n'y voit que des
 esclaves,
 Echappez, mais envain, de leurs dures en-
 traves,
 Troupeau foible & tremblant qu'ils ont droit
 d'opprimer;
 Mais vous, mais le clergé, qui peut pour
 alarmer ?
 Le Clergé si puissant qui, par d'heureux pres-
 tiges,
 A l'ignorance aveugle annoncés en prodiges,
 Maître de tous les cœurs, juge de tous droits,
 Arbitre souverain des Sujets & des Rois,
 Les voit tous, à ses pieds, avant qu'il la de-
 mande,
 De leurs biens les plus chers y déposer l'of-
 frande,
 A ses fers, à l'envi, se livrer sans efforts,
 Accroître ses honneurs, agrandir ses trésors,
 Et, déjà possesseur d'un héritage immense,
 Fondement & soutien de sa vaste puissance,
 Verra bientôt la terre, enlevée aux humains,
 S'il l'ose demander, toute entière en ses mains;

62 LE CLERGÉ, &c.

Le clergé que , tremblans sous son joug qu'ils
adorent ,
En leurs remords secrets , ces malheureux im-
plorent ,
Quand Philippe irrité les invite aujourd'hui ,
Seigneur , à prononcer entre un Pontife & lui ,
Comment a-t-il donc craint que leur ame
égarée ,
Osât trahir , du ciel , la cause révéérée ?

S A I S S E T.

Ecoutez. Entraînez par leurs fougueux désirs ,
Enivrés ou d'intrigue , ou de bruians plaisirs ,
Ces nobles fastueux que nous livrent encore
Nos trésors partagés que leur luxe dévore ,
Nos titres , nos honneurs briguez pour leurs
enfans ,
Contre un pouvoir sacré protecteur des tirans ,
N'élèveront jamais une voix téméraire ;
Mais le peuple fermente , il s'agite , il s'éclaire.
Le Peuple , de leurs fers affranchi par ses Rois ,
Déjà , d'un œil confus , semble entrevoir ses
droits ;
Eh pouvons nous favoir jusqu'à quelle énergie
Peut , de la liberté , l'élever le génie ?

TRAGÉDIE. 63

Sijamais , sur lui même , osant ouvrir les
yeux ,

Il y voyoit enfin le premier don des cieux ,
La dignité de l'homme & sa grandeur suprême ,
La force de l'Empire & la Nation même ,
Titre qu'avec tant d'art , pour le mieux affermir ,
Et les Nobles & nous avons su lui ravir !
Si , dans ce conseil même où Philippe l'appelle ,
Quelque jour , un Roi sage , à l'équité fidelle ,
Lui rendoit ce grand titre aux yeux de l'univers !

Doutez-vous que , bientôt , échappé de nos
fers ,

On ne le vit , Seigneur , abjurer notre Empire ,
Oser juger nos droits , les braver , les proscrire ,
Et , brisant dans nos mains le sceptre des
mortels ,

Nous renfermer peut-être au seul soin des
autels ?

LE MOINE.

Ah ! que me dites vous ?

S A I S S E T.

Seigneur , daignez m'en croire.

Voulons nous , pour jamais , assurer notre
gloire ?

64 LE CLERGÉ, &c.

Laiſſons toujours ce peuple en cet abaifſement ,
Seul principe & ſoutien de ſon aveuglement.
Pour ſouffrir qu'on l'enchaîne il faut toujours
qu'il tremble ,

Oubientôt... mais on vient & déjà l'on ſ'assemble.
Renfermez ce décret , prêt à le foudroyer ,
Si , pour l'éffroi du monde , il faut le déployer.

S C E N E I I.

LE MOINE , SAISSET , NORMANS , LE
BARON , VERTEUIL , VAISY , Ducs ,
Comtes , Barons , Marquis & autres Nobles.
Cardinaux , Evêques , Prélats , Abbés & au-
tres Prêtres.

SAISSET , *présentant le Moine à l'Assemblée.*

SEIGNEURS , & vous prélats , vous voyez [ce
grand homme

Qu'un zèle ſi ſublime avoit conduit à Rome
Lorsqu'un Roi criminel....

N O R M A N S , *à le Moine.*

Quoi , déjà de retour !
Et quel bonheur , ſi tôt , vous rend à notre
amour ?

Ah ,

TRAGÉDIE. 65

Ah , Seigneur , à vos pieds , recevez-en
l'hommage.

Tous les Prêtres & les Nobles son prêts à se
proslerner aux pieds de le Moine qui les
retient.

LE MOINE.

Seigneurs !

LE BARON.

Le Comte vient.

VERTEUIL, voyant venir le Comte.

Quel funeste nuage
Semble couvrir encor ses yeux apesantis ?

SCENE III.

Les mêmes. LE COMTE.

LE COMTE, troublé, à part en entrant.

CIEL, calme enfin l'orage où flottent mes
esprits !

haut.

Seigneurs , Prélatz...

à Le moine.

Et vous que je n'osois attendre ,
Vous qu'en ce jour , Seigneur , le ciel daigne
nous rendre

Pour éclairer nos yeux , peut-être encor trou-
blés ,

Sur le projet hardi qui nous a rassemblés ;
Si vous le connoissez , si , dans votre prudence ,
Vous l'avez , en secret , examiné d'avance ,
Daignez nous dévoiler ce qu'elle en a jugé.
Je ne fais , mais enfin , de terreurs affligé ,
J'ai peine à consentir ...

LE BARON.

Seigneur , qu'osez-vous dire ?

VÉRTEUIL , au Comte.

Ah , votre crainte est juste & l'équité l'inspire.
De quel front , en effet , allons-nous demander
Qu'à son peuple qu'il aime & qu'il a dû mander ,
Du Conseil de l'Etat le Roi ferme l'entrée ?
Voulut-il démentir sa parole sacrée ,
Le peut-il ? peut-il bien , bravant toutes les Loix ,
Couvrir , d'un tel affront , ceux dont il tient ses
droits ?

Peut-il bien , caressant l'otgueil du petit nom-
bre ,

Sur des titres perdus dans la nuit la plus sombre

TRAGÉDIE. 67

Et dont le vain éclat n'est qu'en l'opinion,
Peut-il leur immoler toute la Nation ?

LE BARON.

Quel discours ! quelle erreur ! quelle indigne
basse !

Toute la Nation n'est pas dans la Noblesse ?

S A I S S E T.

N'est pas dans ce Clergé justement révérend,
Des Loix de l'Eternel interprète sacré ?

LE BARON.

N'a-t-on pas vu toujours, dans le Noble & le
Prêtre,

Et dans eux seuls enfin, nos Rois la reconnoître ?

V E R T E U I L.

Ah, si nos Rois, trompés ou sourds à la raison,
Ont pu, jusqu'à ce jour, refuser ce grand nom
A ceux dont la valeur, dont l'heureuse indus-
trie

Défend, protège, honore, enrichit la Patrie,
Qui lui donnent leurs jours, lui prodiguent leur
sang ;

Lorsqu'un Roi généreux les rappelle à leur rang,
Loin de nous opposer à sa bonté propice,
Nous qui donnons ses loix, embrassons sa jus-
tice,

68 LE CLERGÉ, &c.

Imitons son exemple , & songeons aujourd'hui
 Que nous ne sommes grands qu'en ce peuple &
 par lui ,
 Que notre autorité , notre pouvoir suprême ,
 Dépôt qu'il nous confie , est tout en son bras
 même ,
 En son bras , seul puissant , qui s'arme à notre
 voix.
 Songeons qu'il peut enfin , si nous bravons ses
 droits ,
 Nous rappeler qu'un Dieu , ce Dieu par qui nous
 sommes ,
 Sur la terre , à grands flots , multipliant les
 hommes ,
 Ne les y jette point pour leurs Chefs orgueil-
 leux ,
 Mais que ces Chefs , leur choix , n'y sont faits
 pour eux ;
 Que , leur prêtant leur force , ils peuvent la re-
 prendre
 Si , la tournant contre eux...

LE BARON.

O ciel ! puis-je t'entendre ,
 Et peux-tu bien , sans honte , infidelle à ton
 rang ,
 Oublier , avilir les grandeurs de ton sang ,

TRAGÉDIE. 69

Désavouer ta race & ce titre suprême, ...

VERTEUIL, *au Baron.*

Le vrai titre de l'homme est le nom d'homme
même,

Ce nom, qu'en vous sauvant d'un trépas assuré,

Un vrai Héros, sans titre, a si bien honoré,

Ce nom que votre cœur, sans pouvoir s'en dé-
fendre,

Honore en lui souvent d'un souvenir si tendre,

Et, fier de ce nom seul, je ne suis Chevalier

Que pour venger sa gloire & le justifier.

LE BARON.

Ah, c'est trop écouter un aveugle délire.

Qu'un de nous, près du Trône, à l'instant, se
retire.

C'est vous seuls, sur le choix, qui devez pro-
noncer,

Seigneurs, hâtez-vous donc.

SAISSET.

Pouvez-vous balancer,

Et peut-on confier une cause si belle

Qu'à celui qu'on a vu nous rassembler pour elle?

LE COMTE.

A moi ! moi, je pourrais !...

70 LE CLERGÉ, &c.

LE BARON.

Oui, Seigneur, & je vois
Tous les yeux, sur vous seul, confirmer ce beau
choix.

Allez, ne tardez point.

VERTEUIL, *au Comte.*

Non.

LE BARON, *à Verteuil.*

Tais-toi, téméraire,

Ou tremble...

VERTEUIL.

Moi, trembler! je respecte mon père;
Mais, quoi? pour être fils, suis-je moins citoyen?

LE BARON.

à Verteuil.

Lâche!

au Comte.

Courez, Seigneur.

LE COMTE.

O ciel, fois, mon soutien,

LE MOINE, *au Comte.*

Cette démarche coute à votre ame incertaine,
Je le vois trop.

LE COMTE, *à le Moine.*

Seigneur, je l'avouerai sans peine,

TRAGÉDIE. 71

Avec moins de frayeur je verrois mon tombeau.

LE MOINE.

Eh pourquoi vous en faire un si triste tableau ?
Auprès d'un Roi surpris qui ne peut être injuste,
Vous allez réclamer le privilége auguste
De ses plus sûrs apuis, de ceux de nos Autels,
A ce titre sacré, les premiers des mortels ;
Si le zèle, Seigneur, si la foi vous anime,
Le ciel vous saura gré d'un effort si sublime.

LE COMTE.

Le ciel ?

LE MOINE.

Sans doute.

LE COMTE.

Eh bien... vous & lui l'ordonnez,
J'obéis.

Il sort.

VERTEUIL, *voulant le retenir.*
Arrêtés.

SCÈNE IV.

Les mêmes, hors LE COMTE.

VERTEUIL.

IL n'est plus tems ! tonnez,
Dieu que , pour prévaloir , réclame l'injustice ;
Que , pour tromper le foible , invoque l'artifice ,

72 LE CLERGÉ, &c.

Eveillez-vous , tonnez. De votre ardent cour-
roux ,

Ecrasez ces cruels qui , n'attestant que vous ,
Vous , votre nom sacré , pour subjuguier la terre ,
N'y marchent qu'en tyrans , au flambeau de la
guerre ,

Opposant tour-à-tour , pour leurs vils intérêts ,
Les sujets à leurs Rois , les Rois à leurs sujets.

LE MOINE.

Jeune séditieux , si l'Eglise outragée ,
A l'instant même ici , vouloit être vengée ,
Je ne dirois qu'un mot ; mais , dans tous ses mal-
heurs ,

Contre ses ennemis elle n'a que des pleurs ,
Et ne fait qu'implorer la céleste clémence.

VERTEUIL.

aux Prêtres.

Hypocrites !

aux Nobles.

Et vous dont la fierté s'offence

Que le Peuple , avec vous , siège aux mêmes
Etats ,

Je conçois vos raisons que vous n'avouriez pas.
Comblés des dons du Prince , engloutissant en-
core

Les tributs , les secours que la Patrie implore ,

Sachant vous y soustraire à l'abri de vains droits,
Et, sur un Peuple foible, en rejetant le poids,
On vous voit arracher aux campagnes foulées,
Aux hameaux, aux cités, à vous seuls immolées,
Tout le fruit des travaux de l'homme indus-
trieux,

La substance du pauvre envain laborieux.
On vous voit, menaçans, étouffer, par la crainte,
Dans les cœurs opprimés, le murmure & la plainte,
Et, d'un mot, d'un regard, ouvrir aux mal-
heureux,

En d'effrayans châteaux, des gouffres ténébreux,
Où, d'un gémissement, d'un soupir téméraire,
L'oubli le plus cruel, la mort est le salaire;
Et, de toute justice, avarès corrupteurs,
De toute autorité, hardis usurpateurs,
Vous tremblés que ce Peuple, en approchant du
Trône,

Ne force le rempart qui toujours l'environne,
N'y porte un jour cruel dont l'éclat foudroyant,
Vous ouvreroit peut-être un abîme effrayant;
Et, sur quelque prétexte ou quelque droit bar-
bare

Qu'envain, de vos égaux, votre orgueil vous
sépare,

Vous rendroit, pour jamais, à cette égalité,
Seul fondement des Loix & de la Liberté.

LE BARON.

Ah, si je n'écoutois que ma juste colère,
Je déployerois, sur toi, tout le pouvoir d'un
père,

Et...

Voyant arriver le Comte tout éperdu.

Ciel !

SCENE V.

Les mêmes, LE COMTE.

LE BARON, *courant au Comte.*

HE bien, le Roi ?

LE COMTE.

Le Roi !

LE BARON.

S'est-il rendu ?

LE BARON.

Il est inexorable, & vous m'avez perdu.

VERTEUIL.

Ah, je l'avois prédit.

LE BARON.

Sans égard pour nos titres !

NORMANS.

Sans respect pour l'Eglise & ses divins Arbitres !

TRAGÉDIE. 75

SAISSET, à *le Moine*.

Ah, Seigneur, il est temps de déployer son
bras,

Et vous devez...

LE MOINE, *au Comte*.

Seigneur, le Roi ne fait donc pas
Qu'aujourd'hui le Clergé se joint à la Noblesse ?

LE COMTE.

Il sait tout. Il s'écrie : (est-ce force ou foiblesse ?)

« Moi repousser mon Peuple, un Peuple mon

» apui,

» Moi qui ne suis Puissant, ne suis Roi que

» par lui !

» Non, ne l'esperez pas. Non, je n'y peux souf-

» crire. »

Et, d'un œil irrité, tant d'horreur me déchire,
Me repoussant moi-même, il me laisse éperdu.

LE MOINE,

Ciel, ce mépris t'offense, il sera confondu.

Oui, Roi superbe, envain ta fierté téméraire

Outrage les enfans, ayant bravé le père.

Tant de forfaits enfin vont retomber sur toi.

Il faut que nos neveux, frappés d'un juste effroi,

Disent : « un Roi puissant, mais qui n'étoit qu'un

» homme,

» Prétendit s'égalér au Dieu qui tonne à Rome;

» Ce Dieu ne fit qu'un signe, & l'orgueil, sans
» apui,

« Dans la poudre, à l'instant, s'engloutit devant
» lui. »

N'en doutez point, celui qu'on vit, dans sa vengeance,

Par le seul bras au monde armé de sa puissance,
Pour suivre, humilier Frédéric & Henri ; (1)

Par ce bras même encor, plus sûr, plus aguerri,
Va terrasser, d'un coup, un Monarque inflexible.

Il montre la Bulle d'excommunication.

Le voilà ce Décret si juste & si terrible
Qui dégrade Philippe, &, pour mieux le dompter,
Livre, assure son Trône à qui veut y monter.
Courons le publier.

S A I S S E T.

Courons.

(1) Frédéric II, Empereur, excommunié deux fois par Grégoire IX, qui prêcha contre lui une croisade, le fut une troisième par Innocent IV, successeur de Grégoire, qui le dépoussa de son Empire.

Henri IV, Empereur, ayant été aussi deux fois excommunié par Grégoire VII, en avoir été traité encore plus indignement, ce qui n'empêcha pas Grégoire XIII de mettre depuis ce Pape dans le Martyrologe, comme Saint, & Benoît XIII dans le Bréviaire, avec une Légende. Quel Saint ! Bon Dieu !

T R A G E D I E. 77

Tous les Prêtres font un mouvement.

V E R T E U I L.

O perfidie !

Cruels ! ainsi , du monde , alument l'incendie ,
On vous verra toujours , sans justice & sans foi ,
Protecteurs du Despote , ennemis du bon Roi ,
Selon votre intérêt agitant la balance ,
Relever , renverser la suprême puissance ;
Ses apuis les plus sûrs quand son bras destruc-
teur

Protége votre empire & fert votre fureur ,
Ses oppresseurs hardis , ses tyrans sacrilèges ,
Lorsque , osant mépriser vos affreux privilèges ,
Elle aspire à l'honneur d'arracher l'Univers
A l'opprobre honteux de vos indignes fers !

S A I S S E T.

O ciel ! vous blasphémez la foi de vos ancêtres ,
Perfide !

V E R T E U I L.

Et de quel droit , le Chef d'injustes Prêtres
Ose-t-il & proscrire & détrôner les Rois ?
Répondez.

S A I S S E T.

Du premier , du plus sacré des droits ,
Du droit du ciel , Seigneur , avoué de la terre
Qui l'a vu si souvent scellé par le tonnerre ,

VERTEUIL.

Ah, si l'audace & l'art, par un pacte odieux,
De l'homme, agreste encore, ont fasciné les
yeux;

Avec leur vain prestige, aujourd'hui si terrible,
Il tombera, Seigneur, cet ascendant horrible
Qu'en Roi, des Rois du monde ébranlé par ses
mains,

Le Pontife de Rome a pris sur les humains;
Ce préjugé honteux que, du ciel descendue,
Affermit la terreur dans leur ame éperdue,
La terreur dont les cris, dont les illusions
Font couler, dans ses mains, tout l'or des Na-
tions;

La terreur que répand, armé de son tonnerre,
Un Corps, au nom du ciel, près d'envahir la
terre,

Et toujours plus brûlant du zèle forcé
De conquérir pour lui l'univers étonné;
Que propagent encor ces familles sans pères (1)
Multipliant par-tout & par-tout étrangères,
Milice épouvantable, ardentes légions
Dévorant, écrasant toutes les régions,

(1) Les Moines.

D'implacables Arnaud, des Castelnau féroces, (1)
Des Gufmans effrenés profondément atroces,
Entourés de bourreaux, d'exécrables archers,
Et jouissant des cris élançés des bûchers;
Il tombera, vous dis-je, & la terre indignée,
Pour vous, pour votre Chef, de tant de sang
baignée,
Sortira, tôt ou tard, de son lâche sommeil,
Vous, tremblez, malheureux de hâter son ré-
veil.

LE BARON, à *Verteuil*.

Trattre ! insulter l'Eglise & son Chef légitime !

VERTEUIL.

Je ne vois que l'Etat que va fouiller le crime.
Et que sont, près de lui, deux corps ambitieux,
Dont l'un, pour de vains droits, l'autre, au
grand nom des cieux,
Prétend, contre tout droit, voir les Loix en
silence,
Les Loix même avouer sa fière indépendance,

(1) Arnaud, Abbé de Cîteaux, premier Inquisiteur.
Raoul & Pierre Castelnau, Moines Bernardins,
commis pour seconder Arnaud contre les Albigeois.
Dominique Gusman, Fondateur des Moines Domi-
nicains, appelés Jacobins, premier Satellite en France,
& depuis Fondateur de l'Inquisition en Espagne.

Dans les champs du parjure affermir tous ses pas,
Et consacrer enfin jusque à ses attentats ?

Ah, si, dans ces deux corps, il en peut être
encore

Qui, voyant tant d'audace, en frémissé & l'ab-
horre,

Vertueux Citoyens rangez vous près de moi.

*Il se range d'un côté du Théâtre. Une partie
des Nobles & des Prêtres se joint à lui ; l'autre
recule avec un mouvement d'horreur.*

SAISSET voyant des Prêtres se ranger du
côté de Verteuil.

Eh, quoi ! des Prêtres même !

UN PRÊTRE CITOYEN.

Et qu'elle injuste loi
Peut jamais nous contraindre à trahir la Patrie ?

LE MOINE.

La Loi de Dieu.

UN AUTRE PRÊTRE CITOYEN.

Du Dieu de la paix, de la vie,
Qui veut qu'on la consacre à la société !

VERTEUIL, aux Prêtres Citoyens.
O vrais enfans du ciel !

SAISSET.

O lâche impiété !

Dieu

TRAGÉDIE. 81

Dieu lève-toi. Parois & , sur ces fiers rebelles,
Tonne , triomphe & règne.

aux Prêtres rebelles.

Et nous , toujours fidelles ,
Courons hâter , Seigneurs , son règne glorieux.
à Normans.

Vous observez ici ces lâches factieux.

LE BARON.

Trop plein de mon courroux , j'ai peine à me
connoître.

Mon fils!...

à Vaisfy,

Ami , demeure & ramène ce traître.

au Comte.

Venez. Suivons , Seigneur , ces Ministres sacrés.

LE COMTE , *au Baron.*

Je m'abandonne à vous .

VERTEUIL , *retenant le Comte.*

Non , Seigneur , demeurez.

LE BARON , *repoussant son fils d'une main ,
& portant l'autre à son épée.*

Oses-tu ?...

VERTEUIL , *consterné.*

Ciel ? ô ciel !

LE BARON , *entraînant le Comte.*

Allons.

82 *LE CLERGÉ, &c.*

LE COMTE, en sortant.

Mon cœur s'égare.

au Baron.

Guidez-moi.

SCENE VI.

VAISY, NORMANS, VERTEUIL.

Les Nobles & les Prêtres Citoyens.

VERTEUIL.

*MALHEUREUX!... quel forfait se prépare!
Prévenons... mais qui vient?...*

SCENE VII.

Les mêmes. GONTIER.

*GONTIER, entrant par une porte opposée
à celle par ou sont sortis les rebelles, s'arrêtant
dans le fond & regardant de tous côtés.*

à part.

*IL n'est point en ces lieux!
M'auroit-il entrevu? n'ose-t-il?... justes cieux!*

TRAGÉDIE. 83

Il s'avance.

aux Nobles.

aux Prêtres.

Nobles Seigneurs , & vous dont la voix paternelle ,

Quand nous nous égarons , aux vertus nous rappelle ,

Les Députés du Peuple , assemblés comme vous ,
Instruits que ce Palais vous réunissoit tous ,

De leur cœur , par ma voix , vous présentent
l'hommage.

A l'Etat , pour jamais , dévoués sans partage ,
Quelque loi qu'on prétende opposer à ses loix ,
Nous nous sommes jurés de maintenir ses droits ,
Et nous espérons tous que , pleins du même zèle ,
Vous daignerez vous joindre à ce serment fidelle.

NORMANS.

Qu'entends-je ? ce serment cache un noir attentat ,
Et l'Eglise...

GONTIER, à *Normans.*

Seigneur , l'Eglise est dans l'Etat.

L'Etat ne reconnoît qu'une seule puissance.

Tout droit qui la partage ou même la balance ,

Est un droit odieux & que les vrais François

Ont proscrit dès long - temps & n'avouront ja-
mais.

V E R T E U I L.

Ah, je n'en doute point. Envain Rome ose croire...

N O R M A N S.

Rome, en ce moment même, assure sa victoire.

V E R T E U I L.

Non.

V A I S Y, à Gontier.

Qui donc êtes vous pour venir en ces lieux?...

G O N T I E R.

Mon père est un vieillard actif, laborieux,
Que le pauvre bénit, que sa famille adore,
Au sommeil, chaque jour, s'arrachant dès l'aurore,
Pour assurer aux siens qu'il porte dans son cœur,
Par un travail pénible, un modeste bonheur,
Pour voler dans ses champs, d'où par sa vigi-
lance,

Au loin, comme chez lui, se répand l'abon-
dance,

Et va nourrir en paix tout un Peuple, enchanté
De lui devoir sa vie & sa félicité,

Pour enrichir l'Etat qu'honore sa sagesse.

Voilà qui m'a fait naître, & voilà ma noblesse.

V E R T E U I L, à Gontier.

Et c'est aussi la vraie... oui. Ces Prêtres & nous,
Nous allons tous vous suivre, & nous rejoindre
à vous.

VAISY.

Suivre un enfant du peuple , une foule infolente !...

VERTEUIL, à Vaisy.

Oui, du Peuple, & sachez que ce nom représente
Le Corps majestueux , le grand Corps des François

Que d'orgueilleux mépris n'abaisseront jamais.
Oui. Malgré cet orgueil, je vois déjà l'aurore
Du jour qu'avec ardeur mes vœux hâtent encore,
Du jour où les François , partagés si long-tems ,
En oppresseurs cruels , en opprimés tremblans ,
Renverseront enfin cette indigne barrière
Qu'ont mise , entre eux , la force & l'insolence
altière;

Où , de l'humanité , les droits toujours sacrés ,
Constatés pour jamais , seront plus révévés ;
Où les hommes , par-tout égaux par la nature ,
Le seront par la Loi plus constante & plus pure ;
Où les noms sans crédit & n'en imposant plus ,
Pour être vraiment noble , il faudra des vertus ;
Et la nuit de l'erreur qu'avec tant d'artifice ,
En des siècles obscurs , épaissit l'injustice ,
Pour régner par la crainte & par l'oppression ,
Doit céder , tôt ou tard , au jour de la raison.

GONTIER.

Quel discours ! quel transport ! ah , si , dans la
Noblesse ,
Il est des cœurs si grands , des cœurs qui , sans
foiblesse ,
Honorent ainsi l'homme & ses droits éternels ,
D'où peuvent donc , Seigneur , naître ces bruits
cruels
Qu'aujourd'hui , des Etats où Philippe l'appelle ,
Elle veut écarter tout un Peuple fidelle ?

VERTEUIL.

Et quoi , déjà ce bruit est venu jusqu'à vous !
Hélas , il est trop vrai que des Nobles jaloux ,
Que des Prêtres pervers , pour repousser vos
frères ,
Ont tenté , près du Roi , des efforts téméraires ,
Qu'ils n'en ont rapporté qu'un trop juste refus ,
Que , de son équité , plus aigris que confus ,

GONTIER , *avec attendrissement.*

O mon Roi ! ...

On entend sonner le tocsin.

Mais quels sons annoncent les alarmes !
Menace-t-on l'Etat ? faut-il voler aux armes ?

TRAGÉDIE. 87

Parlez. Nous sommes prêts & , dussions-nous
périr....

VERTEUIL.

Ciel ! la scène du crime est donc prête à s'ouvrir !

GONTIER.

Comment ?

VERTEUIL, à Gontier.

Vous saurez tout. En ce péril extrême,
Je vais tout dévoiler à vos Députés même
Dont la sagesse encor pourra le prévenir.

Aux Nobles & aux Prêtres Citoyens.

Venez, à nos amis, courons nous réunir.

à Gontier.

Vous, conduisez nos pas.

SCENE VIII.

NORMANS, VAISY.

VAISY.

AH, de cette bassesse,
Informons, à l'instant, notre digne Noblesse.

NORMANS.

Informons le Clergé, par les siens, aujourd'hui,
Défavouré, sans honte, & lâchement trahi.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

*SCENE PREMIERE.**LEONOR.*

Où suis-je ? où vais-je ? ô Ciel ! tremblante ,
désolée ,

Tant qu'a duré tantôt cette horrible Assemblée ,
J'allois , j'errois sans force & ne respirois pas.
Quels chocs d'opinions ! quels troubles ! quels
combats !

Quels cris confus d'abord que je n'ai pu com-
prendre !

Mais quels sons effrayans j'ai crû bientôt en-
tendre !

J'accours . . . la porte cède & ces lieux sont
déserts !

Et le funèbre Airain remplit encor les Airs !

Et des clameurs , au loin , percent jusqu'à la
nue !

Ah , sous ce dernier coup , accablée , abattue ,
J'ai cru m'anéantir dans les bras de la mort.

Rouvrant un œil éteint , à peine , avec effort ,

TRAGÉDIE. 89

Ai-je obtenu d'Adèle, & foible & toute en larmes,

Qu'elle allât s'informer d'où venoient tant d'alarmes.

Adèle ne vient point!... dans ces longues terreurs,

Je cours, j'appelle envain, je m'égare, je meurs;

Heureuse, au sein des maux dont le destin m'enivre;

De finir... Mais je vois....

SCÈNE II.

LEONOR, ADELE.

LEONOR, *courant à Adèle qui entre toute éperdue.*

Dois-je cesser de vivre ?
Réponds, d'où nait?....

ADELE.

Madame!... Ah, mes sens affaîssez,
Du poids de tant d'horreurs, font encor trop presser.

208 LE CLERGÉ, &c.

LEONOR.

Il n'est fibre, en mon sein, qui ne frémissé
encore.

ADELE.

Dieu que l'hypocrisie atteste & deshonne,
Des cruels, à ce point, abuser de ton nom!
Ah, pour de tels forfaits, est-il quelque
pardon?

LEONOR.

Quels forfaits?

ADELE.

Sur mon front, mes cheveux se hérissent,....

LEONOR.

De la tombe, à tes yeux, les ombres m'englou-
tissent.

ADELE.

Et ma raison s'égare à tant d'atrocités.

LEONOR.

Ah, parle enfin.

ADELE.

Le puis-je?

LEONOR.

Il le faut.

TRAGEDIE. 91

A D E L E.

Ecoutez.

A ces lugubres sons qui nous ont tant troublées,
Aux cris tumultueux, aux clameurs redoublées
De la foule orageuse & toute à son effroi,
A votre voix enfin, j'ai couru malgré moi.

Qu'ai-je vu ! quel tumulte ! un grand peuple en
alarmes,

Des femmes, des enfans, les yeux noyez de
larmes,

Vers le Temple sacré précipitoient leurs pas.
J'interroge. On m'entraîne : on ne me répond
pas.

Le Temple étoit ouvert. Quelques flambeaux
funèbres,

Des voiles de la mort, effaçoient les ténèbres.

On entre &, de ces flots, tout à coup investi,

Le parvis a tremblé, la voute a retenti.

Tout retombe soudain dans un sombre silence.

Dans la pourpre Romaine un fier Prêlat s'avance.

Il marche vers la chaire où, dans sa majesté,

Devroit toujours, aux cœurs, parler la vérité,

Et d'où souvent, hélas ! indignement parjure,

Pour surprendre le foible, a tonné l'imposture.

Un prêtre, avec respect, lui présente un flam-
beau,

Un vase. ... quel est donc cet appareil nouveau ?

Il les faïfit. Il monte, &, d'une voix tonante,
 Porte ainfi, dans les cœurs, l'horreur & l'épou-
 vante :

» Peuple, le ciel enfin vous affranchit d'un
 roi,

» D'un tyran qu'il abhorre, ennemi de fa Loi;

» Ecoutez le décret qu'au Pontife fuprême,

» Dans fa juſte colere, il a dicté lui même ».

Il déploie, à ces mots, ce décret oppreſſeur
 Qui, dégradant Philippe, au nom d'un dieu
 vengeur,

Du rang des Potentats le retranche & l'efface ;

LEONOR.

O perfidie ! ô monſtre !

ADELE.

Et, proſcrivant fa race,
 De leur ferment ſacré, dégage ſes ſujets.

LEONOR.

Et pour de tels tyrans, le ciel n'a point de
 traits !

ADELE.

Il le lit. il ajoute, enivré de furie :

» Retranché pour jamais du livre de la vie,

» Maudit, déchu du droit d'approcher des
 Autels,

» Roi, la honte du monde & l'horreur des
 mortels,

- » Sans espérer , des Saints , l'éternel héritage ,
- » Tombe & meurs dans l'opprobre en frémissant
de rage ,
- » Comme expire & frémit , dans le sein de cette
eau ,
- » Trop long-temps allumé , cet horrible flam-
beau ».

LEONOR.

Imposteurs scélérats , quelle rage est la
votre !

ADELE.

On s'écrie. Il blasphème & , jettant l'une &
l'autre ,
Il descend , il les brise , il les foule à ses pieds.
Pentends tous les prélats , à nos yeux effrayez ,
Rejettant , comme lui , leurs torches enflam-
mées ,
Invoquer , des enfers , les puissances armées ,
Leur dévouer Philippe , & , sur lui , sur les
siens ,
Ses amis , s'il en est , ses fidèles soutiens ,
Appeler , à grands cris , ces noirs vengeurs du
crime.
Le peuple croit les voir , élancez de l'abyme ,
Armés de fouets sanglants , terribles , furieux ,
Sous mille affreux aspects , remplir au loin les
cieux ,

Déployer en courroux , secouer sur nos têtes
 Et la nuit effrayante & les feux des tempêtes.
 Dans un trouble profond , palpitant , oppressé ,
 Tout cœur est suspendu , tout œil semble
 glacé ,

Toute bouche est muette & la foule éperdue ,
 Le front dans la poussière , y reste confondue.
 Dans les Airs cependant , pour redoubler l'hor-
 reur ,

Résonne encor l'Airain , l'Airain de la terreur.
 On interdit , au Ciel, les plus justes hommages.
 De nos mystères Saints on voile les Images.
 Les flambeaux sont éteints , les Autels dé-
 pouillés ,

Leurs ornemens pompeux honteusement souillés.
 A peine, avec effort , à travers les Ténèbres',
 Percent des cris plaintifs , des hurlemens funè-
 bres ,

Sanglots profonds de cœurs , dans leur trou-
 ble , abîmez.

Par l'excès du mien même , un moment ra-
 nimez ,

Mes esprits , tout à coup , à ma triste pensée
 Ont rapellé l'état où je vous ai laissée ;

J'ai revolé vers vous , & ce tableau d'effroi ,
 Ce vaste amas d'horreurs m'y poursuit malgré
 moi.

TRAGÉDIE. 95

LEONOR.

Ah je sens qu'à ta voix il passe dans mon
ame.

Quelle audace ! grand Dieu ! quel attentat
infâme !

Des Prêtres !.... ô mon Roi , qu'allez-vous
devenir ?

ADELE.

Doutez-vous qu'il ne s'arme , & , prompt à
les punir ? ...

LEONOR.

Eh vaincra-t-il jamais cette terreur profonde
Dont le nom du Pontife emplit encor le
monde ,

Qui , le peignant armé du celeste courroux
Dont il guide , à son gré , presse ou retient
les coups

Fait marcher , à sa voix , ces fougueuses
armées ,

A venger ses décrets toujours plus emflam-
mées ,

Et qu'on vit de Raimond , avec tant de fureur ,
Par la flamme & le fer , consacrer le mal-
heur ? (1)

(1) Raimond VI, Comte de Toulouse , dépouillé
de ses Etats l'an 1213 , pour avoir été soupçonné de

Où ne peut ce délire entraîner le vulgaire !
 Ah , parmi tant d'horreurs , qu'est devenu mon
 père ?
 Qu'est devenu Gontier ?

A D E L E.

En ce grand mouvement,
 Envain mes yeux troublés ont cherché votre
 amant.
 Mais , parmi ces cruels brulants de tant de
 rage ,
 J'ai cru , de votre père , entrevoir le visage.

L E O N O R.

Mon père auroit pris part à ce lache atten-
 tat !
 Lui ! mon père !

ne pas penser en tout comme l'Eglise Romaine , &
 quoiqu'il se fut justifié de ce soupçon. On sait à
 quels excès de férocité se livra la rage sacerdotale ,
 dans cette Croisade contre les Albigeois , où l'Eglise
 s'enrichit si monstrueusement , en Languedoc , aux
 dépens des Peuples massacrés & brûlés par milliers.

S C E N E

SCÈNE III.

LEONOR, ADELE, GONTIER.

LEONOR. *Courant à Gontier.*

SAIS-TU l'opprobre de l'Etat?

GONTIER.

Je fais tout , j'en frémis. Une troupe fidèle
De Prêtres Citoyens animés d'un vrai zèle ,
De nobles vertueux , le cœur encor troublé ,
En se joignant à nous , nous ont tout dévoilé.
A cet excès d'audace , on s'agite , on s'écrie.
Six des nôtres choisis , au chef de la patrie
Courent , à l'instant même , & pour nous , &
pour lui ,

Contre le crime altier , implorer son apui.
Dans ce tumulte affreux , j'ai tremblé pour
ton père.

J'ai craint , pour lui , du Roi , la trop juste
colère.

On saura que , chez lui , le coup s'est pré-
paré ;

Qu'avec les factieux lui-même il s'est montré.

98 *LE CLERGÉ, &c.*

Ton père !... il nous méprise , il apprendra
peut-être

Ce que valent des cœurs qu'il doit déjà con-
noître ,

Et qui savent toujours respecter le mal-
heur.

Pour nous venger de lui , je prétends à
l'honneur

De le sauver lui-même & d'oser le défendre.
Qu'il se cache. Assuré qu'on ne peut le sur-
prendre ,

Je cours aux pieds du roi , je vole , de ce pas ,
Demander , à grands cris , sa grace ou mon
trépas.

Où le trouver ; partage & seconde mon
zèle.

Viens. Conduis moi. Volons.

LEONOR.

Ah , si j'en crois Adèle ,
Il est au Temple encor.

GONTIER, prêt à sortir

C'est assez.

LEONOR, le retenant.

Justes Cieux !

Où vas-tu ?

TRAGÉDIE. 99

GONTIER.

Le temps fuit.

LEONOR.

Parmi ces furieux,
Ces Tirans forcénés, veux-tu porter ta tête ?

GONTIER.

Veux-tu laisser ton père au fein de la tempête ?

LEONOR.

Ah plutôt ! ... mais toi ? ... non.

GONTIER.

De moment en moment,
On peut l'arrêter....

LEONOR.

Ciel ! mon père ! mon amant !
Mon cœur va se dissoudre en cet affreux partage.

Elle tombe éperdue dans un fauteuil.

GONTIER, *se précipitant à ses pieds.*
Léonor !

ADELE, *à Gontier.*

Elle expire & voilà votre ouvrage.

GONTIER.

Ma chère Léonor ! Ah, rapelle tes sens,
Ou moi-même, à tes pieds....

SCENE IV.

LEONOR , ADELE , GONTIER , LE
BARON , LE MARQUIS.

LE BARON *au Marquis en entrant sans voir
Léonor ni Gontier.*

O transports flétrissans !
Par cet éclat honteux désavouer son père !
Mon fils !... lui !.. c'en est trop. ... quel est ce
téméraire

Qui , pour mieux nous braver , est venu dans
ces lieux ?...

LE MARQUIS.

Je ne fais... *Apercevant Gontier aux pieds de
Léonor.*

Mais ,.. Seigneur.. Ah , si j'en crois mes yeux,
Le voilà.

LE BARON *en fureur.*

Ciel ! ô Ciel ! je le vois donc paroître ,
Le rival de mon fils !

GONTIER , *se retournant aux cris du Baron.*

Quels cris ?..

LE BARON , *courant à lui l'épée à la main.*

Infâme traître ,

Tombe à mes pieds.

*Gontier & Léonor se lèvent avec transport.
Léonor court toute éperdue se mettre entre le
Baron & Gontier.*

GONTIER.

Cruel !

LEONOR.

Grand Dieu !

SCÈNE V.

Les mêmes , VERTEUIL.

VERTEUIL, *arrivant & désarmant son
père prêt à percer Gontier.*

Que faites vous ?

Mon père !

LE BARON, *hors de lui-même*

Qui m'arrête ?

VERTEUIL.

Eh d'où nait ce courroux ?

LE BARON, *à Verteuil.*

Quoi, c'est toi ? *regardant & reconnoissant.
Gontier.*

Ciel ! que vois-je ?

GONTIER, *regardant aussi le Baron & le reconnoissant.*

Ah, que vois-je moi-même?

VERTEUIL, *au Baron.*

Qui peut vous inspirer cette fureur extrême?
Quelle rage?....

GONTIER, *au Baron qui le considère.*

Oui, c'est moi qui, des flots ennemis,
Vous retirai mourant, sur les bords de la Lis.

VERTEUIL, *embrassant Gontier avec transport.*

O mon frère!

LE BARON, *confus & toujours furieux,*

Ame basse, apprends à le connoître.
C'est ton rival.

VERTEUIL.

Il aime!... Ah, quoi qu'il en puisse être,
Est-il moins le sauveur de vos jours précieux?

GONTIER.

O grandeur!

LEONOR.

O vertu!

LE BARON, *à Verteuil.*

Qui t'amène en ces lieux?

TRAGÉDIE. 103

VERTEUIL.

Je viens sauver le Comte. Emflammé de
colere,
Le Roi veut qu'on l'arrête & bientôt...

LEONOR.

O mon père!

GONTIER.

Ah voilà ce qu'en vain j'ai voulu prévenir.

LE BARON.

Et de quoi donc le Roi qui prétend-il le punir ?
Un homme tel que lui dont la famille auguste ?..

VERTEUIL.

Le Roi qui n'est si grand que parcequ'il est juste
Sait qu'aux yeux de la loi tout mortel est égal,
Que c'est, pour la patrie, un préjugé fatal
Qu'un nom puisse donner le droit illégitime
De braver la Justice & s'enhardir au crime ;
Que la loi n'est qu'un titre aussi cruel que faux,
Si ce n'est pas un glaive agité sans repos,
Pour le foible & le fort incessamment à craindre,
Et frappant, sans égards, tout ce qu'il doit
atteindre.

Mais le Roi tient ce glaive, il peut hâter ses
coups,

Il peut les retenir, si, calmant son courroux,

Le plus prompt repentir , d'un moment de
foiblesse ,

Desavoue , à ses pieds , la criminelle ivresse.

Je cours lui présenter celui d'Armon.

S'il est vrai , s'il est pur , j'obtiendrai son pardon.

LE BARON.

Qui, toi ?

VERTUIL.

De sa clémence , il faut que je l'arrache.

LE BARON.

Un pardon flétrissant !

VERTEUIL.

Cependant , qu'il se cache.

LEONOR.

O digne Chevalier !

LE BARON.

Ah , peut-être aujourd'hui ,

Le Roi , d'un tel pardon , a plus besoin que
lui.

SCÈNE VI.

Les mêmes, SAISSET, LE COMTE.

LE COMTE à Saisset en entrant & tout troublé.

NON, Quoi que vous disiez, c'est un crime
exécration,

Et je n'en soutiens point l'idée épouvantable.

SAISSET, au Comte.

Songez...

VERTEUIL, courant au Comte.

Seigneur !

LÉONOR.

Mon père !

LE COMTE.

Ah, Verteuil, est-ce toi ?

Que n'ai-je cru ?

VERTEUIL.

Fuiez.

LE COMTE.

Non. J'ai trahi mon Roi,
Complice des cruels qui l'ont osé proscrire...

Il se jette dans un fauteuil & y reste, comme
absorbé dans son desespoir, sans voir ni
entendre personne. Léonor reste auprès de
lui aussi confondue.

SAISSET, au Comte.

Il a trop mérité de perdre son empire ,
Et ses longs attentats nous ont assez absous.

VERTEUIL, à Saisset.

Quoi, barbare ! ah, vous même évitez son
courroux.

Il a fu tout l'excès de vos fureurs impies ,
Et , pour sauver l'état de tant de perfidies ,
Ses gardes , à l'instant , ont volé sur vos
pas.

SAISSET.

Ses gardes ! à l'Eglise il ne se rendroit pas !
Ah , de ce qu'elle peut , il servira d'exemple.
Je vais armer le peuple. Il est encore au
Temple ,

Et ne peut balancer , par ses prêtres guidé ,
Entre ces prêtres même & son roi dégradé.
Ses gardes ! contre nous ! un proscrit ! un
rebelle !

au Baron.

Vous conduirez le bras de ce peuple fidèle !

LE BARON.

En doutez vous ?

VERTEUIL, au Baron.

O ciel ! vous iriez ?

Malheureux,

Laisse moi. *Il sort avec Saïffet.*

SCÈNE VII.

LE COMTE , VERTEUIL , LEONOR ,
DELE.

VERTEUIL.

Chaque instant , d'un gouffre plus affreux ,
Sous nos pas égarés , creuse l'horreur profonde !

GONTIER.

Mon cœur semble s'éteindre. ô jour fatal au
monde !

Que de sang va couler ! Dieu , protecteur des
Rois !

Dieu de paix ! voilà donc comme on défend
tes droits !

VERTEUIL.

Ses droits !.. non, ceux du prêtre. Oûi monstres
sanguinaires ,

Vous proscrivez vos Rois , vous égarez vos
fières ,

Pourquoi ? pour regner seuls ! & vous l'emporteriez !

Non.

à Gontier.

Par vos députés , soutenus , apuiez ,
Nous parlerons au peuple. Il saura dans quel
piège

L'entraîne , pour le perdre , un complot
facrilège ;

Qu'on n'abuse sa foi que pour mieux l'avilir ,
Pour resserrer ses fers dont il alloit sortir ;
Qu'on ne punit son Roi , par ce lache Ana-
thème ,

Que de la reconnoître & de l'aimer lui même ,
De lui rendre ses droits envahis dès long-tems ,
Et l'arracher au joug de ses nombreux tirans.
A ce comble d'horreur , reprenant son courage ,
Contre ces tirans même , il tournera sa rage.
Venez.

*Comme ils sont prêts à sortir, Léonor s'élance
d'auprès de son père & court à eux pour les
arrêter. En même temps le Comte se lève.*

L É O N O R.

Quoi ? me laisser sans secours , sans espoir !
Toi , Gontier !

G O N T I E R.

Mais , que puis-je ?

LEONOR.

Ah le premier devoir,
Le soin le plus pressant est de sauver mon
père.

LE COMTE.

Ah, quand même, à mon sort, je pourrois me
soustraire,

Puis-je échapper jamais à mon cœur si navré?

GONTIER, *au Comte.*

Au nom de votre fille, à ce nom si sacré!...

LE COMTE, *reconnoissant Gontier qu'il, dans
son trouble, il n'avoit point encore aperçu.*

Ciel! toi, Gontier, ici! qui peut donc t'y
conduire?

GONTIER.

L'espoir de vous sauver.

LE COMTE.

Toi!.. moi!.. tout me déchire.
Tout me confond encor.

GONTIER.

Fuiez. Dérobez vous...

LE COMTE.

Non.

110 LE CLERGÉ, &c.

LEONOR.

Mon père !

VERTEUIL.

Seigneur...

GONTIER.

J'embrasse vos genoux.

LE COMTE. *à Gontier,*

Ah c'est trop irriter, dans mon ame éperdue,
La honte, le remords qui m'écrase à ta vue.

GONTIER,

Vous !

LE COMTE.

J'ai trahi mon Roi. j'ai trahi l'amitié,
Devoir, reconnoissance. .. Ah, du moins, par
pitié,
Pour m'arracher à moi, souffrez que je subisse
Le juste châtiment. . . .

GONTIER

Eternelle justice !

Seigneur. Quoi, tant de pleurs ne pourront
vous fléchir !

LEONOR.

Mon desespoir, ma mort ne peut vous atten-
drir !

TRAGÉDIE. III

VERTEUIL, *au Comte.*

Seigneur, daignez vous rendre, ou, de son
sang trempée,

La Patrie... *Voyant arriver un Officier du
Roi.*

Ah!

SCÈNE VIII.

Les mêmes. Un Officier du Roi, Gardes.

L'OFFICIER, *au Comte.*

LE ROI demande votre épée.
J'obéis à regret, mais, Seigneur...

LE COMTE, *lui donnant son épée*
La voilà.

L'OFFICIER.

Daignez me suivre.

LE COMTE, *à Léonor.*

Adieu, ma fille.

à Gontier

Soutiens là.

à Vertueil.

Consolez là.

à l'Officier.

Marchons.

SCENE IX.

LEONOR, ADELE, VERTEUIL,
GONTIER.

LEONOR.

ET, tant de fois trahie,
Je céderois au fort!

à Gontier & à Verteuil.

Non. sauvez la Patrie.

Courez.

GONTIER.

Mais, quel espoir?...

LEONOR.

Mon Père ! aux pieds du Roi,
Mon cœur va te défendre ou mourir avec toi.
à Adèle.

Viens.

Elles sortent.

SCENE

SCÈNE X.

GONTIER, VERTEUIL.

GONTIER, *prêt à suivre Léonor,*

Non, je t'y devance.

VERTEUIL, *l'arrêtant.*

Et pourriez vous encore
Abandonner l'empire au feu qui le dévore ?

GONTIER *au désespoir.*

Ciel ! qui dois-je écouter ? mon cœur ou mon
devoir ?

L'amant, le Citoyen ?... guidez mon déses-
poir.

FIN *du quatrième acte.*

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

GONTIER, un ECUIER du COMTE.

G O N T I E R.

QUE dites vous ? ô Ciel ! La triste Léonor ,
Léonor , à vos vœux , n'est point rendue en cor ,
N'a point encor , du Roi , défarmé la colère ,
Ni pu briser les fers de son malheureux Père !

LE C U I E R.

Non. Tout , en ce Palais , est toujours dans les
pleurs ,
Et l'éffroi seul y regne au fond de tous les
cœurs.

G O N T I E R.

Ah , celui qui m'entraîne est plus grand que le
votre.

Envain , pour m'assurer du sort de l'un &
l'autre ,

Je viens donc , je m'arrache à tous nos députés ,
Vers le Temple , à grands flots , par leur zèle
emportés !

TRAGÉDIE. 115

Ils vont fléchir le peuple; ils auront cette gloire,
Et moi, sans partager cette grande victoire !....
Ah plutôt !.... revolons.... Léonor !

SCÈNE II.

GONTIER, LEONOR, ADELE, LECUIER.

GONTIER, *courant à Léonor.*

SEULE !... Eh quoi ?

Tes larmes ?..

L É O N O R.

je n'ai pu pénétrer jusqu'au Roi.
La garde est redoublée, & , vingt fois repoussée ,

G O N T I E R.

Ah , malgré les horreurs dont mon ame est
pressée ,

Je saurai la fléchir ou mourir à ses yeux,

à Adèle & à L'Ecuier.

Vous, veillez sur ses jours si chers , si précieux ,
Et , si ce n'est pour moi , sauvez la pour son
père.

Adieu.

SCENE III.

LEONOR, ADELE, L'ECUIER.

ADELE.

DIGNE mortel , puisse un dieu tutélaire
guider !...

LÉONOR.

Voilà les cœurs qu'on ose mépriser !
Tyrans !... le mien encore est prêt à se briser.
Tant d'efforts , de combats...

voyant arriver les rebelles.

Dieu ! Ces monstres !

SCENE IV.

LEONOR, ADELE, L'ECUIER,
LE MOINE, SAISSET, NORMANS,
LE BARON, LE MARQUIS, les Nobles
& les Prêtres rebelles.

SAISSET , *en entrant à Léonor.*

MADAME ,

Où donc est votre père ?

LÉONOR.

En un cachot infâme ,

TRAGÉDIE. 117

Il gémit. Il déteste , à ses remords livré ;
Et sa foiblesse & vous qui l'avez égaré.

SAISSET.

Votre père ! Ah , Seigneurs , si le peuple en
furie

A pu , d'un Roi cruel trompant l'audace impie ,
Dissiper , à nos cris , ses gardes sans combats ,
A notre voix encor , que n'osera-t-il pas ?

Oui. Revolons au temple avant qu'il se disperse.
Qu'il vole à la prison. Qu'il brise , qu'il renverse,
Qu'il écrase , à ses pieds , & le fer & l'airain
Dont la force , à son bras , s'opposeroit envain.
Qu'il arrache le Comte à ce séjour du crime ,
Le Comte , de son zèle , innocente victime ,
Et qu'on ne dise pas qu'un infidèle Roi ,
Pour mieux nous outrager , l'a puni de sa foi.
Allons.

*Comme ils sont prêts à sortir , Vertueil arrive ,
avec précipitation , & les arrête.*

SCÈNE V.

Les mêmes. VERTEUIL.VERTEUIL, *aux rebelles.*

SI vous sortez, rien ne peut vous défendre.
 Tout le peuple, indigné qu'on l'ait osé sur-
 prendre,
 Contre vous, à grands cris, s'élève, avec fureur,
 Et, passant, tout à coup, de la honte à
 l'horreur,
 Il s'agite, il vous cherche, il murmure, il
 menace.

SAISSET.

Le peuple !

VERTEUIL

Frémissons de votre horrible audace,
 Nous allions, éperdus, les députés & moi,
 L'éclairer, vous confondre, & le rendre à son
 Roi.

Nous l'avons rencontré, l'ame encore abattue,
 Vers le ciel irrité n'osant lever la vue.
 Lentement, en silence, il sortoit, tout en
 pleurs,

De ce temple sacré souillé par vos noirceurs

Que l'avenir honteux aura peine à comprendre.
 Dans la cité tremblante il alloit se répandre.
 Il nous voit. Il accourt, il nous presse à grands
 flots.

« François, qui vous livrés au plus noir des
 » complots,

S'écrie un digne Prêtre, & dont l'ame élevée,
 des poisons de l'erreur, ne s'est point abreuvée,
 » Sachez que des pervers n'ont pros crit votre
 » Roi,

» Ce Roi qui vous chérit, qui reçut votre foi,
 » Que pour servir l'orgueil, l'oppression, la rage
 » D'un Corps qui vous prodigue & l'opprobre
 » & l'outrage,

» De ces Nobles altiers indignés qu'aujourd'hui
 » Ce grand Roi cherche, en vous, son plus
 » solide appui,

» Qu'il reconnoisse, en vous, l'auteur de sa puis-
 sance,

» Qu'il vous ose appeler au Conseil de la France.»
 A ces mots, le dépit, la honte, le courroux,
 Les presse, les transporte & les enflâme tous.

On s'arme avec fureur, on s'excite, on s'élance.
 On veut, au même instant, courir à la ven-
 geance.

Leurs sages Députés les retiennent encor.

Défiant la tempête en son premier essor,

A leurs yeux indignés , si vous osez paroître ,
Tremblez que , malgré vous , on n'en soit plus
le maître ,
Que, par leurs bras vengeurs , pour suivis , massa-
crés. ...

S A I S S E T.

Ciel ! qui peut nous sauver ?

LEONOR, *aux Prêtres rebelles.*

Imposteurs abhorrés

Qui, par d'affreux conseils , avez perdu mon
père ,
Désolé la Patrie & comblé ma misère ;
Ce n'est pas votre sang , votre mort que je veux.
Le ciel m'en est témoin. Le ciel connoît mes
vœux.

Mais que ne puis-je voir tout ce Peuple impla-
cable ,

Par vos séductions , un instant , si coupable ,
Que ne puis-je le voir , justement furieux ,
Au jour qu'on lui cacheoit , ouvrant enfin les
yeux ,

De l'homme tout entier déployer le courage ,
Et, fier de sa raison , vous crier , avec rage :

« Vous qui, des premiers tems , avec la vérité ,
» réclamant , pour nous seuls , les mœurs , l'au-
» térité ,

- » Etalez, sans pudeur, d'une indigne opulence,
- » A nos yeux irrités, le faste, l'insolence,
- » Et l'audace insultante en ses prétentions,
- » Et le luxe nourri du sang des Nations,
- » Tombez enfin, tombez de ce faite sublime
- » Où vous ont élevés l'artifice & le crime.
- » Rendez-nous ces trésors, sur nos ayeux
- » trompés,
- » Partant d'obscurs détours, lâchement usurpés,
- » Rejetez, loin de vous, ces poignards sangui-
- » naires,
- » Ces glaives meurtriers dont, égarant nos
- » frères,
- » On vous a vus poursuivre & frapper tant de
- » fois
- » Les Rois, par leurs sujets, les sujets, par
- » leurs Rois,
- » Du pur sang des humains scellant vos perf-
- » dies;
- » Et, si vous redoutez que, de vos mains impies,
- » Tout-à-coup arrachés & tournés contre vous,
- » Sur vous seuls, désormais, ils ne portent leurs
- » coups,
- » Rentrez enfin, cruels, au sein de la Patrie,
- » Mère toujours facile, aisément attendrie;
- » De ses dignes enfans embrassez les liens,
- » Méritez sa clémence & soyez Citoyens. »

LE MOINE.

O Dieu défens les tiens , quand tout les abandonne !

S A I S S E T.

Dieu , que , d'un mur d'airain , ton bras nous environne !

LE BARON, *aux Prêtres.*

Quoi ? craindre un Peuple lâche un moment
soulevé ,
Et toujours , par le fort si sûrement bravé !

V E R T E U I L, *au Baron.*

Lâche ! & vous l'avez vu , dans les champs de la
gloire ,
Cent fois , rappeler seul & fixer la victoire !
Lâche ! & vous n'avez dû , près d'être subjugué ,
Le jour que vous voyez qu'à son sang prodigué !

LE BARON, *à Verteuil.*

Eh quoi , toujours parjure au rang de tes ancêtres ,
Tu peux vanter encor ? ...

*On entend derrière le Théâtre des voix confuses
& tumultueuses qui crient :*

Meurent , meurent les traîtres !

TRAGÉDIE. 123

LE MOINE.

Où fuir ?

SAISSET.

O Dieu, parois. Venge-toi, venge-nous.

LÉONOR.

O jour ! jour trop affreux !

LE BARON.

Quel désordre ! armez-vous
Et vendons cher du moins...

*Tous les Nobles , excepté Vertueil. mettent l'épée
à la main , & se rangent sur un côté du
Théâtre.*

SCENE VI.

Les mêmes. Le Peuple & ses Députés , excepté
GONTIER.

*Le Peuple , armé de tout ce qui s'est trouvé
sous sa main , bâtons , épées , lances , épieux , &c.
enfonce la porte avec fracas. Ses Députés sans
armes , & parmi lesquels on distingue les Nobles
& les Prêtres fidèles , paroissent mêlés dans la
foule & vouloir la retenir. Les Prêtres rebelles
éperdus vont se placer , en désordre , derrière les
Nobles de leur parti.*

UN PERSONNAGE DU PEUPLE,
en entrant.

MEURENT , meurent les traîtres !

VERTEUIL , au milieu du Théâtre.

Ah , respectez , le nom de vos Chefs , de vos
Prêtres.

Ils l'ont flétri , n'importe , ils sont hommes.

UN 2^e. PERSONNAGE DU PEUPLE.

Non , non.

VERTEUIL.

Déchir ez donc avant ce cœur...

UN 3^e. PERSONNAGE DU PEUPLE.

Point de pardon.

SENE VII.

Les mêmes GONTIER.

GONTIER, *arrivant avec précipitation par le fond du Théâtre.*

CIEL ! que vois-je ? arrêtés , ô mes amis , mes frères !

Citoyens , arrêtez. Ces Prêtres sanguinaires ,
Ces Nobles , égarés par leur orgueil jaloux ,
N'ont que trop mérité votre juste courroux ;
Mais ce n'est qu'à la Loi de punir les coupables.
Renfermez , à ce nom , ces fureurs condamna-
bles ,

A ce nom dont toujours vous fûtes les soutiens,
Et qui doit pouvoir tout sur les vrais citoyens.

Le peuple s'enfonce dans la coulisse & disparaît insensiblement. Ses Députés seuls , Prêtres & autres , restent ainsi que les Nobles & les Prêtres fidèles.

VERTEUIL, à Gontier.

Digne ami !

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, VERTEUIL,
GONTIER, LEONOR, ADELE. Les Dé-
putés du Peuple & les Prêtres fidèles d'un
côté, les rebelles de l'autre.

GONTIER, *montrant aux rebelles le Peuple
qui se retire.*

LE voilà ce Peuple qu'on dédaigne,
Ce Peuple qu'on bravoit & qu'il faut l'on craigne.
Au seul nom de la Loi, maître de son courroux,
Citoyen, le voilà. Jugez-le. Jugez-vous.

VERTEUIL.

Ah, ce retour si noble a scellé sa victoire,
Et nous devons rougir...

GONTIER, *aux rebelles.*

Pour nous qui faisons gloire
D'être choisis par lui, pour le représenter,
Honneur, qu'en le servant, nous saurons mériter,
Si, dans la Diète auguste où le Roi nous appelle,
Où le Trône insulté réclame notre zèle,

TRAGÉDIE. 127

Vous ne pouvez encor voir, en nous, vos
égaux,

Voyez-y, malgré vous, vos fauveurs.

VERTEUIL.

Des Héros;

Les seuls, par leurs vertus, dignes de la Patrie
Qui leur devra toujours & sa gloire & sa vie.

LEONOR.

Si long-temps obscurci par mon saisissement,
Mon œil, au jour encor, s'ouvre à peine un
moment.

à Gontier.

Ah, pour me rendre cher ce rayon qui m'éclaire,
Puisse tant de vertus avoir sauvé mon père!

GONTIER.

Quoi? vous me revoyez & semblez en douter!
Non, Madame, à mes pleurs, rien n'a pu résister,
Etonnez, attendris, à ma douleur extrême,
Les Gardes ont cédé. Le Roi, le Roi lui-même,
Me voyant à ses pieds pressiez avec transport,
Éperdu, l'œil humide, à peine, avec effort,
« Malheureux, m'a-t-il, quel effroi te surmonte?
» Quel intérêt si vif peux-tu donc prendre au
» Comte? »

Quel intérêt , grand Roi ! par le fort , agité ,
 Jadis si malheureux , sans l'avoir mérité ,
 Le Comte fut notre hôte , & , contre l'impossi-
 ble , Il ne trouva d'asyle & de retraite sûre
 Qu'en nos humbles foyers , sous le toit ignoré
 Où mon père , en ses champs , obscur & retiré ,
 Aimant l'homme dans l'homme , honore la
 misère.

Plus ému , plus troublé : « parle , quel est ton
 père ? »

Repart ce Roi sensible en essuiant ses yeux ,
 Les détournant sur moi , les levant vers les
 cieux ,

Et tout au sentiment qui l'agite & l'entraîne.

« Et son nom ? dis. » Adalbert , puis-je répondre
 à peine ,

Presque étouffé moi-même & plus saisi que
 lui.

« Adalbert ! reprend-il. Si coupable aujour-
 d'hui ,

» Si justement puni , le Comte qui m'offense

» N'a nul droit d'espérer sa grace & ma clé-
 mence ,

» Mais le fils d'Adalbert a trop su m'attendrir ,

» Et ses pleurs vertueux ont droit de l'obtenir.

» Va. Libre de ses fers , le Comte va te suivre. »

Et le voici.

S C E N E

SCÈNE IX.

Les mêmes. LE COMTE.

LEONOR, *courant à son père.*

MON père ! ah , je peux donc revivre !

LE COMTE, *s'élançant dans les bras de Gontier.*

O mon fils , qui pourra m'acquitter envers toi ?

GONTIER.

Seigneur, vous savez donc ? ...

LE COMTE.

J'ai tout appris du Roi.
Que , tremblant à ses pieds , je me sentoais coupable !

De quelle honte encor ta présence m'accable !..
Je ne peux l'effacer qu'en rapprochant deux cœurs ,

Par mes vains préjugés , abreuvez de douleurs ;
Qu'en relevant mon nom par l'alliance auguste ,
D'une race si belle & si noble & si juste.

à sa fille & à Gontier.

Vous vous aimez, vivez dans le plus doux lien,
Pour honorer l'amour, la nature & l'hymen;
Pour être, en tous les tems, l'honneur de ma
mémoire

Et, de l'humanité, le bonheur & la gloire;
Et puissent, comme vous, vos enfans généreux,
Dans les cœurs, à jamais, en rallumer les feux!

Il embrasse, en même-temps, Léonor & Gontier, & les presse contre son sein.

LEONOR.

O mon père!

GONTIER.

Ah, Seigneur!

VERTEUIL.

Je sens couler mes larmes.

Et ce spectacle...

aux Nobles & aux Prêtres rebelles.

O vous qui, dans ce jour d'alarmes,
Près d'ouvrir à l'Etat un gouffre si profond,
Avez craint de vous joindre à ce peuple si bon
Où brillent, sans orgueil, des vertus si sublimes;
Vous qui, contre ce peuple, accumulant les
crimes,

Méritiez bien plutôt, par ce cruel dédain,
De vous voir, à jamais, repouffez de son sein;
Vous, à qui, dans l'ardeur du courroux le plus
juste,

Il ouvre encor les bras de sa clémence auguste;
Eh bien, par tant de traits, vaincus, avec éclat,
Le repoufferez-vous du Conseil de l'Etat?

Pourrez-vous méconnoître, en sa grandeur
suprême,

Le premier des pouvoirs & la Nation même?

LE BARON.

Non, &, le plus ardent à réclamer des droits
Oppresseurs de l'Empire & destructeurs des Loix,
Le premier, à l'Etat qu'en vous tous je contem-
ple,

Du plus prompt désaveu je dois ici l'exemple.

à Gontier.

Gontier, dans les combats, mon cœur t'a dû le
jour,

A la Justice enfin je te dois mon retour,

Changé par tes vertus que nul titre n'efface,

Ton, frère, ton ami, je t'admire & t'embrasse,

A tes amis, à toi, réuni pour jamais.

*Il embrasse Gontier. Les Nobles rebelles font
un mouvement d'attendrissement. Les Prêtres*

rebelles en font un de surprise & d'indignation.

aux Prêtres & aux Nobles rebelles.

Prélats, & vous, Seigneurs, confondus déformais,

Abjurons, dans leurs bras, des grandeurs menfongères,

Et ne formons plus tous qu'un grand peuple de frères.

*Les Nobles rebelles & les Députés du Peuple
se rapprochent, se confondent & s'embrassent.
Les Prêtres rebelles restent immobiles.*

VERTEUIL.

O mon père!...ô François; quels bras, quels ennemis

N'enchaînez-vous pas, ainsi toujours unis!

O vous que, retenus dans une nuit profonde,
L'orgueil partage encor, pour le malheur du monde,

Pour vous rendre au bonheur, Peuples, imitez-nous.

aux Prêtres rebelles.

Quoi? vous n'osez vous joindre à des transports si doux!

SAISSET.

Nous caresser un Peuple infidelle & parjure
Qui trahit le Pontife & , fier de cette injure ,
Va , par ses Députés , peut-être dès demain ,
La consacrer encor ! ... vous l'espérez envain.

aux Prêtres rebelles.

Venez , braves soutiens de l'Eglise ébranlée ,
Par d'indignes enfans , lâchement immolée ,
Venez. Près de son Chef , accourez , sur mes pas.
Qu'instruit de son outrage , il arme tous ces bras
Qui subjugoient , pour lui , l'Asie ensanglantée
Qu'ils frappent. Que tout cède à leur force
indomptée ,

Et que son nom , par eux , rétabli sur ces bords ,
S'élève , s'il le faut , sur des monceaux de morts !

Ils sortent.

VERTEUIL.

O monstres toujours prêts à désoler la terre !
Voilà , loin des dangers , comme ils portent la
guerre.

UN PRÊTRE CITOYEN,

à ses Confrères.

O Prêtres citoyens , chers à la nation ,
Jurons lui que nos soins , notre soumission

134 LE CLERGÉ, &c.

fauront enchaîner Rome, effroi de nos ancêtres;
Et, pour le chatiment, le désespoir des traîtres,
par cer exemple auguste, assurons pour jamais,
Les droits de la raison, la justice & la paix.

*Tous les Prêtres font ce serment en levant
la main.*

F I N.

On trouve chez les mêmes Libraires: des
exemplaires de *Manco-capac*, des *Druides*, &
de *Virginie*, *Tragédies de l'Auteur*.

